

Éditorial

L'essentiel de ce numéro porte sur deux études auxquelles nous consacrons à un même sujet plus de place que d'habitude.

La première est un travail minutieux, détaillé, sur la communauté juive de Larissa qui nous offre l'opportunité de pénétrer dans la vie quotidienne des habitants, de les voir vivre presque heure par heure. Il est évident que l'auteur du livre, lui même originaire de la ville, a passé des années sur ce travail exemplaire. C'est en quelque sorte une monographie mais qui débordait des frontières de cette petite ville qui en devient alors emblématique.

La seconde est un travail de synthèse, reprenant par bien des points des études plus parcelaires que nous avons publiées au fil des années, - et qui sont rappelées à mesure - sur l'attitude des pouvoirs publics espagnols (et incidemment portugais) quant à la protection des Sépharades en France et ailleurs en Europe, durant la Shoah. Le point d'ancrage de cette politique est le fameux décret espagnol de 1924 que nous n'avions pas encore eu l'occasion d'examiner de plus près dans sa genèse et dans ses conséquences. C'est ce décret qui a constitué le point d'appui sur lequel se sont arc-boutés dans des moments très durs quelques consuls d'Espagne courageux, en France comme en Hongrie et ailleurs. Étaient encore moins connus que le décret lui-même certains prolongements ultérieurs assez inattendus...

Des commentaires sur divers livres parus nous ramènent à l'Espagne, tant il est vrai que ce pays, cruel pourtant, a marqué notre culture indélébilement. Et par un glissement naturel, vers le Portugal et le Maghreb.

Nous avons reçu, et commentons, plusieurs monographies plus ou moins romancées et avons décidé de les passer toutes dans la rubrique "Itinéraires exemplaires" car chacune comporte des épisodes que bien d'entre nous aurions pu vivre et relater selon la définition même de la rubrique !

La gastronomie n'est pas oubliée, essentielle à notre culture, tout comme les *kantigas*.

L'analyse de bons disques récemment reçus nous a conduits à présenter, dans une période où vient de se dérouler à Paris, avec un succès

dont nous nous réjouissons, le premier festival de musiques judéo-espagnoles, un essai de classement systématique de ces musiques.

La dernière page, *Kozas i otras de Sefarad* nous offre des perspectives estivales à Paris, avec la quatrième fête de Djoha le 20 juin, toujours dans le splendide Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes, à Carpentras en Provence du 1er au 3 juillet... et à New York pour ceux qui auront l'occasion de s'y promener. □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 38

<i>Éditorial</i>	1
<i>Livres</i>	
La communauté de Larissa	2-4
Sépharades et juifs d'ailleurs	4
<i>El Hazino imaginado</i>	5
L'insoumis	6
<i>The tale of a name : Varon</i>	7
Bibliographie	8
Salonique	8
Navarra	8
Diaspora occidentale	9
Les "re-Espagnols"	10-12
<i>Itinéraires exemplaires</i>	
La maison de Jacob	13
Les temps du siècle	14
Une jeunesse à Tanger	15
Pour une poignée de dattes	15
<i>Muestra lingua</i>	16-17
<i>Musique & Poésie</i>	18-19
<i>Gastronomie</i>	19
<i>Kozas i otras de Sefarad</i>	20

Dans le numéro précédent, à cette même place, nous avons commenté le livre de Jacques Taieb : "Sociétés juives du Maghreb moderne".

Nous nous excusons auprès de lui et des lecteurs d'avoir omis de porter son nom en tête de l'article, que l'on retrouvait facilement sur texte et photo heureusement.

NDLR

¹ En grec 2000

La communauté juive de Larissa avant et après la Choah. Editions de la Communauté israélite de Larissa "Platia Evraïon Martyron Katochis" Adresse de l'auteur : 23 Tagm. Velissariou Larissa 412 22 Grèce. 308 pages.

² Il sera président de la communauté juive de Larissa de 1971 à 1984, membre régulier du Conseil Israélite Central de Grèce de 1975 à 1998, représentant du judaïsme grec dans les congrès internationaux, président de l'association sioniste de sa ville, résistant de 1941 à 1945.

³ Cette classification est précisément celle proposée par Asher Moïssis, de Trikala, ville très proche de Larissa, dans la brochure "Les noms des Juifs de Grèce" que nous avons publiée, conjointement avec Elie Carasso, en septembre 1990. Nous ne savons pas si les deux étaient parents.

NDLR

Livres

Esdras D. Moïsis

LA COMMUNAUTÉ JUIVE DE LARISSA AVANT ET APRÈS LE CHOAH¹

Progressivement, les Juifs de Grèce essaient de remonter aux sources de leur histoire afin de tirer les nombreuses communautés du pays de l'oubli dans lequel la plupart étaient tombées à la suite de l'anéantissement durant la Choah. Ce mouvement s'est particulièrement accentué dans les dix dernières années : la revue du Conseil Israélite Central, *Kronika*, dans chacun de ses numéros traite d'une ou de plusieurs communautés en exhumant des documents que l'on aurait pu croire définitivement perdus, ou en apportant des récits de témoins dont certains ne vivent plus en Grèce. Mais des chercheurs indépendants, amateurs ou professionnels, publient des travaux qui tels ceux de R. Fréziš, A. Nach, Rena Molho, fournissent une masse d'informations considérable aussi bien sur la communauté à laquelle ils appartiennent que sur l'ensemble de la vie juive, culturelle et cultuelle depuis plusieurs siècles. En septembre 2000 est paru un nouvel ouvrage sur la communauté de Larissa qui est le fruit d'années de recherches menées par M. Esdras D. Moïsis, personnalité appartenant à une vieille famille judéo-grecque de la ville.²

Né en 1923, M. Moïsis, parallèlement à ses activités professionnelles, s'est toujours intéressé au judaïsme, en particulier dans le cadre de sa ville natale et participe encore activement à la vie de sa communauté. Les recherches qu'il entreprend très tôt se concrétiseront dans de nombreuses études publiées dans la presse grecque mais aussi dans des livres dont celui ici analysé est le dernier publié. Il descend d'une très ancienne lignée de Juifs grecs ainsi que l'atteste son éponyme ayant adopté les us et la langue sépharades ce qui explique sa connaissance du judéo-espagnol qu'il lit aussi bien en graphie rachi que latine. E. D. Moïsis possède également des archives regroupant entre autres des journaux et revues juifs en grec, judéo-espagnol et français de diverses provenances et époques, archives qu'il ouvre à tout chercheur désireux de les consulter.

Après, une brève analyse des termes *Evraïos* (hébreu), *israélite* et *Ioudaios* (juif) et de la place respective des juifs et des Grecs dans notre civilisation occidentale, E. Moïsis étudie succinctement les étapes de l'installation des juifs en Grèce pour ensuite s'intéresser spécifiquement à la présence juive dans la province de Thessalie dont Larissa est la capitale. Selon lui,

cet élément y apparaît au Ve siècle avant notre ère. Cette présence, quoique encore inorganisée, est confirmée en 150 par la prédication de l'Apôtre Paul. Au XVIe siècle, la population juive de la province est évaluée à 3 870 âmes. Quant à son implantation à Larissa, malgré l'incertitude qui peut naître de la multiplicité des théories, il semblerait qu'elle soit fort ancienne. L'élément romaniote va être progressivement absorbé par les exilés d'Espagne au XVe siècle qui outre leur culture sépharade propre vont aussi apporter leur maîtrise de certaines activités dont le commerce, qui leur est facilité par la dispersion familiale en Europe du Nord mais aussi dans l'ensemble de l'Empire ottoman, leur nouvelle terre d'accueil. En 1821, au lendemain du soulèvement des Grecs contre les Turcs dans le Péloponnèse, viennent s'installer à Larissa appelée alors *Madre de Israel*, une cinquantaine de familles juives qui cherchent à échapper aux massacres dont elles sont les premières victimes. Elles créent la *Hevra Kedocha Moraïti* (Sainte Communauté de Morée) dont nous possédons des noms de membres : Mizrachi, Rousso, Alhanati, Saragoussi, Perès etc. Le livre d'E. Moïsis constitue de ce point de vue une source onomastique remarquable.

Une fois qu'il a ainsi planté le cadre historique, E. Moïsis, en suivant un plan extrêmement strict, entreprend de disséquer les éléments qu'il possède pour fournir de sa communauté une description des plus exhaustives. Il s'attaque tout d'abord aux noms de famille qu'il classe en cinq grandes catégories³ : Noms cléricaux (ex. Cohen et Lévi), noms intégrant le mot "Dieu" (ex. Nahmias, Dieu est ma consolation), noms toponymiques (ex. Taraboulous, de Tripoli, Al-Belansi, de Valence, Algousti, d'Agosta), noms hébraïques (ex. Arari-Arar, montagne, Barzilai, fer, Bourla, bijoutier), noms spécifiquement espagnols (ex. Abastado, satisfait, Benveniste, bienvenu, Kalderon, étameur). Enfin un tableau nous fournit les correspondances entre les prénoms traditionnels juifs et les prénoms européens qui au début de ce siècle connurent à Larissa comme ailleurs une certaine vogue : si l'on peut s'interroger sur le rapport entre Abraham et Albert, Moïse et Maurice, la parenté des sonorités peut expliquer le rapprochement entre Mazaltov et Mathilde, Léa et Louisa. Parfois la relation s'explique par une réminiscence biblique (Yeouda, Léon), ou une transposition de sens (ex. Iesoua, Salvator, Haïm, Vital mais aussi Victor). Nous retrouvons à Larissa ces beaux prénoms féminins qui sont encore parfois utilisés : Vida, Sol, Seniora, Luna, Flor, Djoya, Dona, Diamante etc.

Sur ces bases onomastiques, l'auteur entreprend ensuite une analyse de la vie juive traditionnelle selon les grandes étapes, telles qu'elles ont existé et existent encore au sein de la communauté de Larissa. Que ce soit à la naissance (avec la circoncision), pour la Bar-Mitzva et la

Bat-Mitzva, le mariage et la mort, la communauté se plie aux rites sépharades qui nous sont déjà connus : nous ne sommes pas surpris d'apprendre que pour les parents, la *parida* et le *parido*, la naissance d'un garçon était considérée comme une bénédiction du ciel. Le lendemain de la circoncision a lieu une fête, la *Viola*, à laquelle sont conviés les membres de la communauté auxquels on offrait, entre autres, une confiserie, spécialité des Juives de Larissa, la *kupeta* à base de sésame et de miel. La jeune mère durant toute cette période reçoit ses amis, richement parée. Il faut noter que son lit comprend un ornement utilitaire particulier appelé *baldakino*, sorte de moustiquaire destinée à la préserver avec son enfant des insectes mais aussi et surtout du *ain ara*, le mauvais œil. Le premier né mâle appartenant à Dieu, un Cohen doit pratiquer la cérémonie de son rachat, le *reh-miniento* ou *rehmir*, qui est une sorte de restitution du garçon à ses parents naturels. Quant à la fille, dont la venue est fêtée avec beaucoup de joie, précise quand même l'auteur, elle a droit à une cérémonie appelée le *Fadario* (don du nom). Le mariage et la mort sont soumis aux rites traditionnels que nous retrouvons dans toutes les communautés sépharades. Aux fêtes religieuses habituelles s'ajoutent depuis la seconde guerre mondiale la commémoration de la Shoah et de l'indépendance de l'Etat d'Israël.

Mais il n'y avait pas de cérémonies et de fêtes joyeuses sans chansons et la communauté de Larissa a longtemps entretenu la tradition des romances judéo-espagnoles et des balades judéo-grecques. Malheureusement, avec la disparition des locuteurs du *djudezmo* cette tradition est morte. Pourtant parmi les chants répandus dans toutes ces communautés des Balkans et qui en soulignent la parenté, Larissa avait les siens propres dont il ne nous reste que de rares exemples¹.

Indissociable de la culture judéo-espagnole, les dictons et proverbes émaillaient les conversations quotidiennes des Juifs de Larissa : la plupart nous sont déjà connus : *El Dio da almen-dras al que no tiene muelas* (Dieu donne des amandes à ceux qui n'ont pas de dents), *Quien se casa con amor vive con dolor* (Celui qui se marie par amour vit dans la douleur).

E. Moïsis fidèle à son dessein de sauver la mémoire de sa ville consacre un important chapitre aux professions que pratiquaient jusqu'à une date relativement récente ses compatriotes juifs de Larissa. Sous chaque rubrique professionnelle, il indique les familles au sein desquelles ces techniques ou traditions se transmettaient : ferblantiers, cochers, transporteurs, bâtisseurs, marchands d'aliments du bétail, portefaix (*hamales*), porteurs d'eau, employés municipaux, producteurs et marchands de vin (qui approvisionnaient des communautés du monde entier en vin *kacher*), musiciens, producteurs et marchands de tabac, matelassiers, tailleurs, cor-donniers, brocanteurs, chapeliers, colporteurs, marchands d'œufs et de volailles, épiciers fixes et itinérants, bouchers, menuisiers, fabricants de balais, modistes, tout un monde de petits artisans aux côtés desquels on trouve quelques libéraux,

médecins, professeurs, ingénieurs, pharmaciens². C'est généralement dans le cadre d'un quartier spécifique (*Evrailka*) que se déroulaient ces activités. Si au XVe siècle les Sépharades vinrent s'établir aux côtés de leurs coreligionnaires autochtones, les Romaniotes ou Griegos, l'amalgame des deux communautés ne se produisit pas immédiatement. Ce n'est qu'avec le temps que les nouveaux arrivants l'emportant en nombre assimilèrent la vieille communauté qui adopta progressivement leurs mœurs et coutumes. Lorsque la Thessalie redevient grecque en 1881 on compte à Larissa environ 2 200 juifs dont la langue est le judéo-espagnol mais qui pratiquent aussi le turc et le grec. Ce n'est que vers la fin du XIXe et au début du XXe que la notion de quartier juif finit par disparaître. Depuis 1860 le centre culturel et social de la communauté est constitué par la synagogue *Ets Hayim* qui existe toujours alors que la plupart des anciennes demeures de Larissa ont disparu pour laisser place à d'imposants immeubles. Après la Shoah, certains survivants, comme E. Moïsis lui-même ont choisi de continuer à vivre dans la ville alors que d'autres ont préféré émigrer aux Etats-Unis ou en Israël³.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'organisation religieuse et administrative de la communauté ainsi qu'aux biens-fonds, propriété communautaire. Sur les sept synagogues dénombrées, il ne reste que le bâtiment nommé *Ets Hayim*, élevé en 1860 et restauré en 1990. Il nous est décrit avec force détails.

E. Moïsis analyse également de façon circonstanciée le fonctionnement des organes religieux et laïcs de cette communauté en nous fournissant les noms des rabbins de la ville et des présidents. Il consacre une notice propre à la personnalité marquante du grand rabbin Siméon Aaron Pessah originaire de Salonique (1815-1893) qui joua un rôle prépondérant lors du rattachement de la province au royaume de Grèce.

Le chapitre VII est consacré à la seconde guerre mondiale. Dès la campagne italienne et l'établissement du front albanais, les Juifs de Larissa participèrent au combat en tant que soldats. En raison des bombardements de l'aviation ennemie, Larissa connut alors des destructions et des pertes humaines importantes. Mais le pire restait à venir : en septembre 1943 la Thessalie passait sous occupation allemande. Début 1944, les Allemands enregistrent les membres de la communauté et nomment un président en la personne d'Aaron Abraham Hazan puis d'Abraham Isaac Negris qui, avec un grand nombre de ses administrés, finit par fuir la ville et gagner la montagne afin de se mettre à l'abri des mesures coercitives que les nazis, après Salonique, appliquaient maintenant dans toutes les villes à population juive qu'ils occupaient. Les familles qui étaient demeurées en ville et quelques autres qui durent y revenir pour des raisons de survie furent envoyées à Auschwitz et Birkenau le 24 mars 1944 après avoir été enfermées dans le quartier appelé *Exi Dromi*. Certains des habitants réfugiés dans la montagne, dont E. Moïsis, prirent une part active à la résistance aux côtés

¹ De l'un d'eux, Le pont de Larissa, ont survécu quelques vers traduits en grec. Cependant E. Moïsis nous fournit tout un échantillon de ces romances en judéo-espagnol, graphie latine (*El Prisionero* : "De dia era, de dia - de dia y no de noche/Cuando los mancevos servian a sus amores...") et graphie grecque (*Sir ke bueno es : Sir ke bueno es este dia/La nasyon kon alegria/ Non olvidaria esto/ke fue formado mui presto/Ke el ditso i etso/En el kamino deretso*, chanson à caractère patriotique).

BP

² Un document notarial de 1887 relatant un emprunt de 11 000 drachmes contracté par la communauté, constitue une source d'information importante car il énumère les noms et professions, fort diverses, de chacun des contractants.

BP

³ E. Moïsis a reconstitué rue par rue l'habitat de la communauté aux alentours des années 30 dans un chapitre fondamental intitulé "Maisons juives". Ce travail considérable dans le cadre de son entreprise concourt également à sauver de l'oubli - photos à l'appui - la physionomie de la ville avant le grand boom immobilier qui l'a totalement privée de son pittoresque et de sa spécificité architecturale.

BP

de l'ELAS jusqu'à la libération de la ville.

La population juive de Larissa qui s'élevait à 1 018 âmes à la veille de la guerre, a considérablement diminué au lendemain du second conflit mondial. De plus, de 1945 à 1955, 66 familles ont émigré soit vers les Etats-Unis soit vers Israël. En septembre 2000, la communauté comprend 318 personnes¹.

En tant que président de l'association sioniste de sa ville, M. Moysis se devait de consacrer un chapitre à l'évolution de ce mouvement parmi les Juifs de Larissa. C'est sur ce thème qui lui tient à cœur qu'il a choisi de conclure son travail en nous donnant un bref aperçu de l'évolution du sionisme dans sa ville qui fut l'une des premières en Grèce à manifester son intérêt pour les idées de Théodore Hertzl puisqu'en 1906 y fut fondée l'Association Sioniste de Larissa *Ohave-Sion* (les Amis de Sion). Depuis lors il ne se passe pas d'année sans que cette association n'organise de manifestation, ce que l'auteur nous relate, dates et détails à l'appui.

Il ne faut pas oublier de mentionner la courte section que l'auteur consacre aux "phénomènes antisémites" et dans laquelle - avec le tact qui le caractérise - il nie l'existence de réels mouvements antisémites en Grèce en dénonçant plutôt une manifestation de "sentiments incontrôlés". En fait il rattache essentiellement l'antisémitisme grec à l'anti-sionisme qui fut très violent en Grèce durant la période de la guerre du Liban de 1982 à 1985 et qui semble s'être quelque peu calmé depuis la reconnaissance de l'État d'Israël en 1990 et la normalisation des relations entre les deux pays.

Au delà de la nécessité ressentie par Esdras D. Moysis de concourir au devoir de mémoire qui était le sien en tant qu'enfant de Larissa et membre de sa très ancienne communauté juive, il faut sans doute voir dans la démarche de l'auteur dont le beau livre est une mine d'archives, le désir d'affirmer la compatibilité de sa judéité et de sa grécité alors que, en Grèce comme ailleurs, certains pourraient remettre cette compatibilité en question.

Le choix esthétique de l'édition abondamment illustrée et le goût qui a présidé à la mise en pages font de cet ouvrage une pièce importante de la bibliographie à thème judéo-grec qui s'étoffe année après année. □

Bernard Pierron

Gérard Silvain

SÉPHARADES ET JUIFS D'AILLEURS²

Autant le faire savoir dès le début : ce gros et beau livre est insupportablement insidieux : on croit pouvoir l'ouvrir et feuilleter quelques pages, regarder quelques images d'une ville qui retient l'intérêt... admirer nonchalamment le costume de ces Saloniciennes dont on vantait la beauté... et l'on est piégé. Il faut aller au bout, ce que l'on fait avec un plaisir et un intérêt qui, heureusement, ne se démentent

pas. Comptez trois heures de voyage...

Nous avons exprimé dans la LS 30 de juin 1999 toute l'admiration que nous portions à la persévérance, à la suite dans les idées de Gérard Silvain lequel, après avoir publié en 1980 les reproductions d'un millier de cartes postales sous le titre "Images et traditions juives" avait en 1999 repris et réordonné différemment les cartes qu'il collectionne depuis plus de trente-cinq ans, dans un somptueux "Yiddishland".

Le seul énoncé de ce titre nous laissait espérer, gourmands, et pour bientôt, une sorte de "Séphardland" ou quelque chose de semblable !

Voici que Gérard Silvain, ayant réfléchi à la meilleure manière d'utiliser son immense collection de cartes postales (un deuxième volume "Séphardland", puis un troisième "Les autres" ?), a tranché en faveur d'une solution groupée qui lui offre plus de latitude pour différencier et relier à la fois, ne serait-ce qu'au Maghreb, les diverses cultures juives se chevauchant, s'interpénétrant. Et l'on ne peut qu'approuver ce choix.

Trois introductions successives, signées des meilleurs spécialistes, définissent clairement les concepts, les territoires, les cultures en cause.

Très brièvement Gérard Silvain définit les univers culturels du judaïsme : le Yiddishland d'Europe de l'Est, l'univers sépharade attaché à son origine et à sa langue d'Espagne, l'espace arabe défini par une tradition historique, et "les Juifs d'ailleurs", inclassables parce que trop diversifiés.

Alors qu'Henry Méchoulan, en six pages, dans un élégant survol de l'itinéraire sépharade d'abord espagnol puis diasporique, focalise sur Salonique, Fès et Amsterdam, Jacques Taïeb propose un "Regard sur les judéo-arabes" se demandant en quoi l'arabe est aussi une langue juive. Puis Henry Méchoulan expose "Les juifs d'ailleurs".

Les trois planisphères successives, très claires, sont édifiantes et la troisième en particulier rend éclatante l'absurdité d'appeler "sépharade" tout ce qui n'est pas achkénaze, comme s'obstine encore de nos jours à l'imposer le Grand Rabinat bicéphale d'Israël.

A partir de là, commence la lecture agréable d'une véritable encyclopédie aléatoire, c'est à dire que sans en avoir l'impression scolaire ni méthodique, on ne cesse d'enrichir ses connaissances dans d'innombrables domaines : l'onomastique, l'origine des patronymes³, le vêtement, les synagogues⁴ les cimetières, les métiers artisanaux bien entendu (du moins ceux qu'une carte postale peut illustrer : plus de ferblantiers et d'épiciers que de médecins... et pourtant !), l'Inquisition, les *conversos*, les personnages célèbres : Crémieux et l'intégration, Max Régis, Drumont et l'antisémitisme à Oran et Alger en 1897/1898 etc...⁵

Le chapitre consacré à la culture, la musique, le sport, aux grandes familles, aux mécènes (Osiris, Sassoon, Montefiore entre autres) est plus gratifiant à feuilleter !

Réalisation de grande qualité, superbe cadeau à (s') offrir, au même titre que le précé-

¹ Cependant quoique fort réduite elle n'en reste pas moins active en organisant des manifestations (telle que la cérémonie d'inauguration de la Place et du Monument des Martyrs Juifs) et des rencontres culturelles et sociales.

BP

² 2001
Editions Adam Biro
28 rue de Sévigné
75004 Paris
Fax 01 44 59 87 17
edi.biro@wanadoo.fr
545 pages.
Bon glossaire, index des lieux, des personnes, orientations bibliographiques.

³ Page 225 : au Liban, pays de récente implantation juive, les Farhi viennent de Damas, les Stambouli de Constantinople, les Antébi d'Alep.

⁴ Page 323, la grande synagogue de Prague, dite "sépharade", pourquoi ? aucune communauté telle en cette ville, par contre une importante implantation de Sépharades à Vienne dès 1736.

⁵ Au passage, Gérard Silvain rappelle (page 175) combien la Choah a durement frappé le monde sépharade, ce qui est fréquemment occulté. Nous avons déjà longuement insisté sur ce sujet dans notre édition n°35 en septembre 2000, mais il n'est jamais inutile d'y revenir...

“EL HAZINO IMAGINADO”: COMEDIA DE MOLIÈRE¹

ARBA², la revue du séminaire romaniste de l'université de Bâle, dédie entièrement son numéro 11, d'octobre 2000, à la publication du travail mené par deux de ses professeures, Béatrice Schmid et Yvette Bürki, en collaboration avec huit de leurs étudiants. Les auteurs présentent une étude en quatre parties (dont une partie consacrée à la translittération) d'une traduction judéo-espagnole du *Malade Imaginaire* de Molière publiée à Sofia en 1903.

La translittération de la pièce de théâtre est précédée d'un premier chapitre introductif qui donne des repères historiques sur la présence des Judéo-Espagnols en Bulgarie ainsi que des informations concernant le théâtre judéo-espagnol. On y apprend que les pièces de Molière furent très prisées par le public sépharade et qu'au moins six d'entre elles connurent une ou plusieurs traductions en judéo-espagnol et furent représentées et jouées en judéo-espagnol par des troupes de théâtre amateur composées d'élèves, d'anciens élèves d'écoles juives ou d'acteurs amateurs. La première traduction connue d'une œuvre théâtrale en judéo-espagnol est celle du “Médecin volant” de Molière, publiée en 1873 dans les colonnes d'*El Tyempo* d'Istanbul sous le titre *El mediko djugeton*.

Ce premier chapitre nous apprend également que cette édition de *El hazino imaginado* (Sofia, 1903) est une des rares éditions indépendantes de textes de pièces de théâtre, puisque de tels textes semblent avoir été généralement publiés dans la presse. Il s'agit d'un livre de 56 pages édité en caractères “rachi” pour le texte et en caractères hébreux “carrés” pour les titres et les noms des personnages. La page de couverture indique qu'il fut composé dans l'atelier typographique de Rahamim Chimon et imprimé par G.A. Nojarov. Les auteurs rapportent quelques indications sur Rahamim Chimon (également appelé Chimonov) qui fut éditeur et rédacteur de l'hebdomadaire *La Luz* (fondé en 1905-1906) et des revues *Rayos* (*Revista mensual por literatura djudiya*) et *Ahadut* (*Organo literario, suplemento al jurnal La Luz*) de Sofia. La traduction est de Ch. Ben Ataf, au sujet duquel aucune information n'est donnée.

Enfin, les auteurs présentent leur système de translittération qui est celui de la revue *Sefarad* du CSIC (*Consejo Superior de Investigaciones Científicas*) de Madrid. Ce système de translittération présente l'avantage de faciliter l'accès des hispanistes aux textes judéo-espagnols (en effet, il tend à respecter, autant que faire se peut, l'orthographe du castillan actuel, en ajoutant des signes diacritiques signalant les différences de prononciation en judéo-espagnol; ainsi *azer* devient *hazer*, *dyes* devient *diez*, etc.). Mais il présente également l'inconvénient d'être difficilement lisible par le public judéo-hispanophone

et surtout de rendre difficile une lecture et une prononciation des textes qui soit respectueuse de la phonétique du judéo-espagnol.

Après le deuxième chapitre, consacré à la translittération de *El hazino imaginado*, viennent les deux derniers chapitres : une étude de l'œuvre et un glossaire.

Le chapitre dédié à l'étude de la pièce de théâtre propose au lecteur un exposé des différences existant entre les diverses versions françaises du *Malade imaginaire* et la traduction judéo-espagnole, puis une étude linguistique de la pièce, tandis que le dernier chapitre présente un glossaire qui permet une meilleure compréhension du texte (le vocabulaire relevé est uniquement constitué des termes de source non-hispanique - emprunts au bulgare, français, grec, italien, turc, etc. - et des termes archaisants).

Les auteurs soulignent qu'il manque dans *El hazino imaginado* les passages musicaux et les passages dansés, que sont les prologues et les intermèdes s'intercalant entre les actes (mais il est signalé que des éditions du *Malade imaginaire* sans ces mêmes passages circulaient également en France), que la fin a été modifiée, que certains passages ont été omis et enfin que la traduction est parfois surprenante. Une liste des différents types d'omissions de la version judéo-espagnole est dressée : omissions dues à l'inattention du traducteur, à la censure de passages ayant trait à la procréation, à l'adaptation du texte au public sépharade par la suppression de toute référence au lieu original de l'action (Paris et la France), à la volonté d'écourter les répliques trop longues et enfin, à la difficulté de traduire le vocabulaire “scientifique” relatif aux remèdes et aux médicaments.

L'étude linguistique de *El hazino imaginado* s'attache à décrire la graphie et la phonétique (phonétique différente du judéo-espagnol de Sofia par rapport au judéo-espagnol d'Istanbul et de Sarajevo); la morphologie et la syntaxe (description détaillée de l'usage des temps verbaux); les possibilités de formation des mots grâce aux différents types de suffixes; et enfin le lexique du corps humain, de la santé, de la maladie et de la médecine.

Ce type de travail permet de mieux connaître la création littéraire judéo-espagnole, qui reste encore trop peu étudiée. Ce numéro de la revue *Arba* présente un double intérêt : il offre au grand public une pièce de théâtre judéo-espagnole agréable à lire, tout en proposant au public spécialiste une étude sérieuse et approfondie du texte. □

Gaëlle Collin

*Kada uno es haham
de su ofisyo**

¹ En version judéo-espagnole.

² Romanisches Seminar der Universität Basel, ARBA, Stapfelberg 7/9, CH 4051 Basel. Tél. 41 61 267 12 60 Fax 41 61 267 12 86 Prix du numéro : 20 FS.

* Extrait du cahier offert à la LS en novembre 1996 par Marguerite Zvi, d'Israël.

Abraham Serfaty, Mikhaël Elbaz

L'INSOUMIS

Juifs, Marocains et rebelles¹

¹ 2001
Ed. Desclée de Brouwer,
293 pages.

² Page 32.

³ Même sans l'embellir, l'âge d'or hispano-arabe peut légitimement fasciner les descendants des Juifs d'Espagne. Les chrétiens du Nord en furent alors des admirateurs secrets. Quant à leurs héritiers, Cordoue - ce pôle intellectuel, patrie de deux parmi les plus grands des Espagnols, Maïmonide et Averroès, en est devenue l'une des gloires majeures de l'Espagne toute entière. Exigerions-nous d'une histoire virtuelle que le Moyen-Âge arabe eût été une sorte d'émancipation des Lumières ? Non certes, mais quel privilège pour ces *Sefardis* que cette société où ils avaient accès pleinement à la science profane, travaillaient librement, ne supportaient pas le pesant mépris qui fut ailleurs le sort commun, cultivaient enfin avec les autres groupes des relations humaines souvent chaleureuses en une manière d'être qu'on appelait simplement la *convivencia*.

LL

Il est fatal que beaucoup de lecteurs, et de lecteurs juifs, se trouvent en désaccord avec Abraham Serfaty. Mikhaël Elbaz brosse l'environnement idéologique où évolue en 1952 le judaïsme marocain écrit : "Ces idéologies travaillent souterrainement une population désemparée qui se projette dans un univers fictif où tout serait recommencé."

Une aussi forte personnalité que Serfaty n'a pu que sublimer ce divorce entre doctrines et réalités, et quelle que soit la lucidité qui par moments le touche, par exemple quand il confesse : "Nous avons caressé des idéologies qui se sont révélées des idéologies totalitaires, et non des raisons d'espérer". L'admiration et le respect portés à l'Armée Rouge de Stalingrad, symbole d'espérance à l'époque la plus noire, interdisaient le doute, l'attachement à l'utopie rêvée jetant un voile inconscient et protecteur sur la réalité gênante. Ainsi pour l'épisode des blouses blanches : "Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir..." Et pourtant que de clairvoyance parfois : "Les mémoires imaginées qui se construisent dans les musées [...] ne peuvent venir à la rescousse du temps perdu."

La saisissante confession à laquelle nous invite Elbaz nous atteint dans une autre dimension, celle de la grandeur elle-même. Si la primauté de l'idée sur la réalité peut conduire de l'erreur au crime, elle est aussi la condition de l'héroïsme. Car Serfaty, ce Juif marocain de souche tangéroise, pétri d'espagnolisme, est anachroniquement un héros stendhalien dont la passion n'obéit qu'à ce qui compterait plus que la vie : l'honneur (*honra*) c'est d'abord le respect de soi. Son ambition affirmée, sa conception de l'intellectuel, c'est de "chercher la vérité quel qu'en soit le prix". Loin de toute dérision, comment ne pas évoquer l'intransigeance et la solitude messianique de Don Quichotte ? Serfaty, comme l'illustre chevalier, est rappelé au réalisme par ses proches : "Continuer à s'opposer au pouvoir, c'était risquer la torture sinon la mort. Ma femme insistait pour que nous quittions le Maroc." Mais "émigrer ce serait trahir". Certes une voix intérieure lui fait avouer : "Je ne dialoguais guère avec elle, peut-être parce qu'en moi-même je sentais que je n'avais pas tellement d'arguments à lui opposer." Mais tout cela ne suffit pas à le retenir sur la pente du sacrifice. Aucune concession, aucune faiblesse, aucune trahison de soi ne le détourneront de sa vérité : celle des Saraouis opprimés. Vingt-six années d'une horrible prison dont il tenait la clé. Il suffisait de faire comme Galilée : reconnaître formellement sa propre "erreur" et taire sa vérité. Il fallait une force morale proche de l'entêtement théologique pour donner plus de prix à la vérité abstraite qu'à vingt-six années de prison sordide, le tout dans une société où le simple gen-

darme venait lui-même lui rappeler comme une évidence : "Tu es Juif, tu n'as pas le droit de faire de la politique".

Les pages de Serfaty sur la torture sont un témoignage essentiel sur la condition humaine² :

"Lorsqu'on l'a subie si longtemps et si intensément qu'elle a pénétré votre corps et votre être et cette raison sera peut-être comprise par le lecteur de ce texte, est que parler de cela, pour celui qui l'a subi, est comme extirper une vomissure enfouie au fond de son corps. Je dis enfouie, maintenant, dix ans après. Tant qu'elle est encore vivace, et cela dure des années."

"Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là." Ce fier alexandrin qu'il emprunte à Victor Hugo, Serfaty se l'est appliqué avec une sorte d'autocruauté inexorable.

Est-il pourtant tout abstraction ? N'est-il qu'idée, principe délié d'un passé collectif ? Certes la France abstraite des Droits de l'Homme, de la laïcité, une et indivisible, l'a marqué sans retour, au prix de quelques méprises historiques, voire d'anachronismes qu'il soupçonne parfois, qui lui firent croire possible, par instants, une société marocaine comparable à celle de l'idéale République Française des fondateurs. Au fond, il ne contredit pas Elbaz quand il lui rappelle que le Messie, c'est un horizon nécessaire mais inaccessible. Ce laïque retrouve ses racines juives anciennes et prie tout naturellement à la mort de sa mère ; sa culture ancestrale voit en son père, générosité, universalisme, ouverture, et en sa mère, toute la dignité du judaïsme. "Ce que nous sommes depuis des siècles : la résistance et l'éthique."

Sans doute sa soif de fraternité lui fait-elle embellir : "Je peux témoigner de la fraternité qui marquait nos rapports avec les Espagnols." Mais il avait en vue les Républicains, oubliant volontiers les vieux préjugés antijuïques, et anti-arabes, de beaucoup de pied-noirs espagnols. De même son profond désir de paix au Proche-Orient lui voile-t-il une réalité plus prosaïque. Quand il regrette une simple méprise stratégique dans le refus par les Arabes du plan de partage de 1947, ne voit-il pas que la conception même d'un Etat juif était inacceptable par tous ceux qui appréciaient mal le rapport des forces ? De même quand il rêve de "nouvelles Andalousies" ce n'est pas simplement d'un passé culturel prestigieux, mais du mythe du Paradis terrestre, quand il n'y avait plus ou pas encore d'oppositions entre groupes religieux. Mais même ce passé-là est bien embelli, à peine moins que "les lendemains qui chantent."³

L'homme est meurtri surtout par ce qu'il ressent comme la destruction d'une communauté millénaire, celle dont il se sent charnellement membre, au delà de son universalisme abstrait et généreux : le judaïsme marocain, disparu de ce que fut son cadre ancestral, mal perçu en Israël dans son identité propre.

Qu'importent les illusions ou les désillusions, les erreurs et les amertumes. Ce qui importe c'est qu'il y ait des hommes et des femmes qui croient en l'homme assez pour en faire un point d'honneur.

Bension Varon

THE TALE OF A NAME¹

Décidément, les livres de généalogie sont de plus en plus intéressants... pour les non-généalogistes, et nombreux sont ceux qui s'en réjouissent !

Ainsi avons nous analysé en 1997 (LS 22 page 14) l'essai d'Anne-Marie Rychner-Faraggi sur les familles Mallah, comportant des arbres très bien présentés, une vraie reconstitution de lignées bien définies, mais aussi des photos et des commentaires, une bonne description du cadre historico-géographique.

Depuis des années, Anne-Marie et Mario Modiano collaboraient, suivaient des chemins parallèles, échangeaient des informations, et ce dernier a offert en fin de l'an 2000 (LS 36, pages 7 et 8) une superbe *Genealogical story of the Modiano family* qui lui a demandé bien des années de recherches. Et maintenant que le livre a été répandu, de nombreux renseignements complémentaires lui arrivent de partout !

Mario vit en Grèce et, à l'autre bout du monde, sans le connaître, Bension Varon travaillait depuis des années, lui aussi, sur son patronyme et sa lignée.² Cela nous vaut, quasi simultanément un second bon livre, non sans analogies avec le précédent. On est confondu, ici aussi, par la quantité de renseignements patiemment recueillis auprès de 220 porteurs du nom ou apparentés.

L'approche de Bension est éminemment sympathique : ayant travaillé la moitié de sa vie aux Nations-Unies et à la Banque Mondiale, il expose qu'il ne connaît pas les frontières arbitraires, et n'accepte pas la notion d'appartenance définie étroitement. Ainsi en est-il des Varon : ceux qui se sont intéressés à ses recherches sont "les siens", et il en a rencontré personnellement une bonne vingtaine et correspondu avec des dizaines d'autres qui ont autant aidé. Mieux, sont *los muestros* ceux qui partagent son intérêt pour le restant de l'humanité...

Il commence par inventorier des lieux, en Espagne, en Savoie - photos à l'appui - qui portent ce nom, puis constate qu'en espagnol le mot signifie "mâle", "de sexe masculin", avec une connotation positive : "brave" ce qui flatte les porteurs, ajoute-t-il, malicieux.

Bension recense les Varon (ou assimilés, fréquemment Baron) qu'il a pu repérer à travers le temps et l'espace depuis un millier d'années en notant de nombreux rameaux catholiques, puis il esquisse quelques monographies représentatives.

Il étudie plus spécialement les Varon d'Espagne avant l'expulsion, qu'on ne trouve que dans le nord, catholiques par la suite et que l'on repère alors en Andalousie, puis ceux de France.

A juste titre et sans surprise, l'étude est plus fouillée concernant l'Empire ottoman avant et depuis sa disparition au profit de la Turquie moderne, géographiquement plus réduite, et les ré-émigrations depuis là vers l'Europe

occidentale et ailleurs. Il divise son étude en trois chapitres : les noms recensés dans des documents, ceux lisibles sur des tombes, et les tableaux des morts dans la Choah. L'analyse historique est très fine et si la présence d'un premier Varon est signalée en 1547 à Belgrade, puis bientôt ailleurs, l'auteur ne s'octroie pas la liberté de les relier arbitrairement : il constate ! La ré-émigration ayant commencé en fin de XIXe siècle, il ne reste que 25 familles Varon en Turquie actuelle, et peu en Grèce, Bulgarie, Serbie etc.

Un gros noyau se distingue à Çanakkale, qui intéresse l'auteur puisque ses père et mère en étaient originaires... et de là il arrive à suivre trois "clans", expliquant au passage le système des capitulations (protections) mis en place dans les années 1530 entre autres au bénéfice de Français dès 1536, sous François Ier, grand allié de Suleyman le Magnifique.

Bension ne manque pas d'étudier des contrats de mariage portant le nom de Varon, jusqu'au début du XXe siècle, et mentionne aussi le récent recensement des tombes dans des cimetières d'Istanbul par l'universitaire israélienne Minna Rozen et ses étudiants. Il dénombre et situe les tombes des Varon.

Leur migration n'avait pas commencé qu'en fin de XIXe siècle, puisque le nom est documenté en Palestine en 1695, à Mexico dès 1630, en Pérou et Colombie quelques décades plus tard. Mais la grande masse - 600 familles - vit maintenant en Colombie - pour la plupart catholiques, aux USA, - 350 familles - de nombreux venant des Dardanelles, comme il est dit plus haut. Mais les changements de noms ont sévi... et suivre les Varon à la trace est ardu !

Dans sa conclusion, Bension montre les limites de sa recherche : il n'a guère pu établir de lignées familiales, mais plutôt une étude historique, d'autant que les 2/3 des porteurs du nom sont maintenant chrétiens ! Il conclut qu'il s'agit plutôt d'un nom générique que de lignées familiales. Revenant sur l'origine, il élimine la géographique, mais ne formule pas explicitement, ce qui est curieux, l'exploitation d'un sobriquet devenu par la suite patronyme.

L'auteur en prend son parti et conclut à la dernière page : ... "être rattachés par une [commune] histoire est bien plus excitant que de l'être par les seuls liens de sang. Les premiers constituent aussi une famille... et beaucoup plus étendue. Les recherches généalogiques, même abouties, ont vocation à se retrouver dans un coffre ou inscrites sur un arbre. Au contraire, les recherches de liens historiques ouvrent d'innombrables portes et de merveilleuses possibilités. Pour ces raisons, et pour moi du moins, cette histoire ne comporte ni limites spatiales ni fin."

Pouvons nous conclure que Bension Varon s'est distrait durant des années, a étudié et rapporté l'histoire des juifs d'Espagne, car l'histoire des Varon s'inscrit dans celle-là, avec une extrême attention et une impeccable exactitude, rare dans ce type d'ouvrage ? Ses trois pages de bibliographie bien répartie³ en témoignent.

¹ En anglais. 2000 L'histoire d'un nom (et de ses variantes), au fil du temps et des lieux, une monographie. Fairfax Virginia USA 128 pages. Fax 1301 703 573 70 45 benvaron@aol.com

² Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'ayant échangé leur livre et communiqué sans cesse depuis, ils sont maintenant amis pour la vie...

³ Bien répartie car l'on y trouve des ouvrages français et italiens, turcs, israéliens, américains du sud comme du nord.

Uriel Macías Kapón

GUÍA DE BIBLIOGRAFÍA¹

VOLUME I (1992) et II (1999)

Nous avons naguère attiré l'attention des chercheurs sur la bibliographie publiée par Robert Attal : "Les Juifs de Grèce" (1984) et sa mise à jour en 1996.²

Aujourd'hui nous rappelons l'important ouvrage systématique *Guía española de bibliografía judaica* édité en 1992, et son supplément de 1999. Le travail est bien introduit par une préface, chaque livre est historiquement cadré de manière très intéressante, et l'ouvrage comprend des index facilitant la recherche.

Pour rester dans un domaine proche, la bibliographie la plus complète sur les Marranes est celle contenue dans l'article de I.S.Revah paru dans la Revue des études juives CXVIII 1959-1960, pages 29 à 77, mise à jour par Gérard Nahon dans la même Revue CXXXVI de juillet-décembre 1977, pages 297 à 367.

Ces ouvrages, complémentaires les uns des autres, ne sont pas facilement accessibles, épuisés à la vente pour la plupart, mais consultables en bibliothèque, et il est bon d'en noter les références pour s'en souvenir. □

LR

P. Risal

LA VILLE CONVOITÉE, SALONIQUE³

Tous ceux qui ont eu besoin un jour, par curiosité personnelle ou recherche professionnelle systématique, d'étudier le long passé de Salonique ont nécessairement travaillé sur les sept volumes de Jos. Nehama : "Histoire des Israélites de Salonique" publiée par tomes depuis 1935 et complétée après la Choah à laquelle Nehama a heureusement pu échapper.

Ce que l'on sait moins est que, sous pseudonyme de P. Risal, le même auteur avait fait éditer chez Perrin à Paris en 1914 une première version, très ramassée - comme un essai en quelque sorte - de cette longue histoire.

Le livre était devenu rare et introuvable et il est très heureux que les Editions ISIS à Istanbul aient pensé à le republier en fac-similé.

La seule frustration à la lecture de ce volume pour qui connaît le grand œuvre mentionné plus haut, et qu'il arrête évidemment le récit dans les premières années du siècle, et que toute la première moitié du XXe siècle fut très importante pour Salonique.

L'auteur ne croyait pas si bien exprimer avec la dernière phrase de son livre, écrite après les meurtrières guerres balkaniques :

"La Macédoine, hétéroclite et farouche, réserve encore au monde des surprises et des angouisses." □

Jean Carasso

Juan Carrasco et autres

LOS JUDÍOS DEL REINO DE NAVARRA,

REGESTAS E ÍNDICE DE NOMBRES PROPIOS⁴

Il y a plusieurs années, nous avons reçu de l'Université de Navarre les deux premiers volumes publiés de cette série *Navarra judaica* dont nous avons commenté le deuxième dans la LS 16 de décembre 1995 sous le titre "Un béotien dans les archives".

Rappelons qu'il s'est agi de recueillir et de publier en ordre chronologique tout ce qui a pu être trouvé dans les documents et actes officiels de ce royaume de Navarre comportant n'importe quelle allusion à un juif. Le présent volume couvre la période de 1353 à 1386 et il est évident que ces trois volumes constituent et continueront de l'être pendant des années, la base de travail de tous chercheurs concernés par le judaïsme - mais bien au delà - en Navarre.⁵

Dans les volumes précédents étaient reportés des actes notariés, de contrats entre particuliers. Dans ce troisième volume sont recensés les actes administratifs qui concernent la relation des officiels royaux avec les trésoriers payeurs ou receveurs des finances souvent juifs. Voici deux exemples de documents, avec leur référence, transcrits en espagnol moderne :

24 février 1384, document 1490, Estella :
El rey Carlos II ordena a Judas Levi, recibidor de la merindad de Estella que, en unión del maestro de las obras del rey en la villa de Estella examine las cámaras y otros edificios del castillo de dicha villa que, segun sus noticias, están a punto de caer y ordene las reparaciones que sean necesarias.

30 décembre 1384, document 1608, Pamplona :
Pedro Arnal de Mauleon, ujier de armas, reconoce que ha recibido de Ezmel Evendavit (Abendavid), judío, 120 libras de carlines prietos, que tenía asignadas sobre el tributo de los herbajes de las Bardenas, en pago de sus gajes.

Ce qui constitue pourtant l'essentiel du volume pour nous figure dans les cent-soixante dernières pages : les noms par ordre alphabétique de tous les personnages et localités cités dans les trois volumes avec la référence à la pièce d'archive dans laquelle ils sont cités.⁶

Un premier coup d'œil nous apporte des renseignements précieux : l'existence, ou l'absence de tel ou tel patronyme en Navarre à l'époque : le nombre des pièces d'archive où ce patronyme est mentionné, c'est à dire la certitude que tel nom est proprement navarrais ou occasionnel. Et s'il s'agit d'un nom de ville, Tudela par exemple, le nombre de fois où elle est citée reflète l'importance de sa population juive.

Parmi les patronymes les plus fréquents reviennent Amarillo, Abenmenir, Francès, Orabuena etc. Les villes les plus citées sont Estella, Monreal, Olite, Pamplona, Peralta, Tudela, Viana.

Une très belle édition d'étude comme on en aimerait de plus fréquentes. □

Jean Carasso

¹ En espagnol Guide Espagnol de bibliographie juïdique. Riopiedras a Barcelone que nous remercions vivement de nous les avoir offerts. 125 pages et 54 pages.

² En hébreu et en français Institut Ben Zvi à Jérusalem. 230 pages et 120 pages.

³ 2001 ISIS Semsibey Sokak 10 Beylerbeyi - Istanbul 81210 Turquie Fax 90 21 63 21 86 66 isis@turk.net 178 pages.

⁴ 1998 Les Juifs du royaume de Navarre. Recueil de textes et index des noms Université publique de Navarre, Pamplona, 472 pages.

⁵ A garder en mémoire que le judaïsme d'Espagne a été bouleversé par la vague de massacres de 1391 et que la "photographie" jusqu'en 1386 est représentative d'une situation encore "normale".

⁶ La difficulté de la recherche réside dans le fait que les noms de chrétiens, les noms de lieux, ne sont pas différenciés par quelque disposition typographique des noms de juifs.

TERCEROS ENCUENTROS JUDAICOS DE TUDELA
14 - 17 DE JULIO DE 1998

MOVIMIENTOS MIGRATORIOS E EXPULSIONES EN LA DIASPORA OCCIDENTAL¹

Sous ce titre un peu mystérieux il s'agit d'un volume très riche de quatorze communications portant sur les juifs d'Espagne, du Portugal, du Maroc et de Sicile par des maîtres éminents au cours des rencontres de Tudela, en Navarre.

Juan Carrasco Perez traite de *Las primeras migraciones judias en el Reino o de Navarra* (1076-1328) et rend compte de l'extraordinaire mobilité de nos juifs, en particulier sur les étapes du chemin de Saint Jacques ; Eleazar Gutwirth avec *El exilio en primera persona : Shem Tov de Tudela de Navarra y su historia* nous fait découvrir un récit de voyage à la fois autobiographique mais aussi de louange envers Dieu qui sauve le héros de tous les périls, Carlos Carrete Parrondo avec *Sefarad 1492 ? una expulsion anunciada ?* se pose des questions sur la position des juifs et des conversos au moment de la publication de l'édit de 1492, Javier Castano dans *Traumias individuales en un mundo trastornado*, nous raconte *el exodo mediterraneo de R Yehudah b Yaacob Hayyat* ; Francisca Garcia-Casar étudie *Tensiones internas de las aljamas castellanas* ; Alisa Meyuhas Ginio pose un problème : *la opcion desaprovechada : Alonso de Cartagena y su obra* ; Maurice Kriegel traite de histoire sociale et des ragots sur l'ascendance juive de Ferdinand le Catholique et nous raconte la genèse de cette légende ; Yolanda Moreno Koch traite, elle, d'un sujet assez neuf : *La Mujer Sefardi en Marruecos despues de la expulsion de 1492*. Elle choisit d'étudier la communauté de Fes ou de nombreux juifs espagnols vinrent s'établir après 1492. Elle décrit la rapide adaptation de ces nouveaux venus, les *megorashim*, sous la houlette de leurs rabbins en particulier Abraham ben Selomoh de Torrutiel et à travers ses œuvres, *Sefer ha Quabbalah* et *Sefer ha Taqqanot* qui reprennent et précisent les dispositions antérieurement adoptées en 1432 à Valladolid. Ces règles et usages portent en particulier sur les successions et le statut de la femme. Pour le mariage, à la formule simplifiée et rapide du Talmud, *Ba batra 48 b*, qui se contentait d'un anneau d'or offert par le fiancé à sa promise devant deux témoins, les *taqqanot* de Fes, devant les nombreux problèmes soulevés, ordonnent d'obtenir le consentement public de la future épouse devant 10 adultes et un *haham* (rabbin) ou savant de la ville, de rédiger une *ketoubah* qui sera signée par les époux le jour du mariage (une *ketoubah* nouvelle sur parchemin et pas une ancienne sur laquelle on a effacé les noms).

Le texte doit comporter toutes les obligations du fiancé et être lu aussi en public. Dans

la deuxième partie, écrite en hébreu et qui fait suite à la partie en araméen, on indiquera tous les accords particuliers pris par les époux en conformité avec les usages de leur communauté ou de leur ville. A Fes c'est à compter de la date du mariage que commençait la communauté de biens. Dans une autre *taqqanot* le problème du levirat est réglé d'une manière ingénieuse : lorsqu'un mari sans descendance est sur le point de mourir, les rabbins suggèrent qu'il accorde le *get* ou divorce à l'épouse afin d'éviter l'obligation de mariage avec le frère...

Dans cet article on prend conscience de la minutie de ces textes qui règlent une quantité de problèmes de statut civil de la femme d'une façon très moderne. Moïse Orfali s'attache lui à l'historiographie d'Immanuel Aboab (Porto 1455-Jérusalem 1628) et étudie ainsi les expulsions de Castille et du Portugal ; Angel Sesma Munoz rend compte de *La sociedad aragonesa y sus relaciones con la comunidad hebrea en visperas de la expulsion*, José Hinojosa Montalvo dans son article *Migraciones, viajes y desplazamientos de los judios en tierras valencianas* nous apporte une riche documentation sur les juifs du Royaume de Valence, assez mal connus. On sait que dès le 1er siècle il y a avait des juifs dans cette région, grâce aux fouilles d'Alcudia de Elche en 1905 mais ensuite sous la domination musulmane on perd pratiquement leurs traces. C'est à partir du règne de Jacques 1er que l'on voit la petite communauté d'une centaine de personnes grossir grâce aux apports d'abord des régions voisines Aragon et Catalogne mais aussi de Marseille, d'Alger, d'Oran, de Tlemcen et de France. Ces juifs obtiennent le privilège de "chevaucher librement" (c'est-à-dire de circuler) dans le royaume à condition de porter sur leur vêtement la rouelle. Cette liberté va bien entendu favoriser le commerce avec les pays voisins et en particulier les Iles Baléares qui servent de pont entre la Péninsule et l'Afrique du Nord. Des voyageurs qui commercent avec Tlemcen ou Oran c'est presque habituel... Maria Jose Ferro-Tavares nous donne des indications sur *O edito de expulsao e a dispora dos cristiaos novos : o exemplo do bispado de Porto*. Ariel Toaff s'occupe de *L'expulsione degli ebrei dalla Sicilia nel 1492* et enfin Giacommo Todeschini présente *Credito localizzato, finanza internazionale e dispora degli ezberi fra XIV e XV secolo*.

Voici donc un très bel ouvrage de 210 pages qui fournira au lecteur une masse d'informations aussi précises que précieuses mais qui exprime surtout pour nous le renouveau des études juives dans les universités espagnoles portugaises et italiennes. Tudela qui fut une communauté si brillante continue ainsi par delà les siècles d'oubli à vivre, puisqu'elle accueille et publie ces chercheurs et leurs tra-

¹ 2000

Troisièmes rencontres
judaïques de Tudèle
du 14 - 17 juillet 1998
Mouvements migratoires
et expulsions dans
la diaspora occidentale.
Firmin Miranda Garcia,
édition de Universidad
Publica de Navarra
Pamplona.

Les articles signés engagent
personnellement leurs auteurs.
Seuls les articles non signés engagent l'éditeur

Etude

CES "RE-ESPAGNOLS" DU DÉCRET PRIMO DE RIVERA 1924

Le retour en Espagne des descendants des expulsés espagnols a commencé à "travailler" dès 1868 le nouveau gouvernement espagnol issu de l'effondrement de la monarchie : suffrage universel et libertés fondamentales sont proclamés, et parmi elles, pour la première fois depuis Isabelle la Catholique, la liberté religieuse. Donc, *ipso facto*, l'abrogation de l'Édit d'expulsion de 1492.

Pure position de démagogie politique qui restera sans effet. On ne transforme pas du jour au lendemain des esprits sclérosés par quatre siècles d'obscurantisme et de bigoterie. Mais la réflexion commence à s'insinuer chez des intellectuels et des hommes politiques dans la Péninsule. D'autant que, deux ans auparavant, le diplomate Pedro Felipe Monlau, en visite sur les bords du Bosphore, avait été fort surpris d'entendre dans les rues de Péra couramment parler espagnol. Surprise qui allait l'inciter, à son retour à Madrid, à militer aux côtés des activistes *pro-sefardis*.

Il n'est pas le seul : des bords de la Corne d'Or l'ambassadeur d'Espagne, comte de Rascon, envoie, en 1881 certes, un rapport détaillé au Ministère des Affaires Étrangères du gouvernement Sagasta, le marquis de la Vega de Armijo. Il y relate l'existence de trois cents mille juifs d'origine espagnole en Turquie, "parlant parfaitement espagnol" et recommande de favoriser, avec arrière-pensées économiques et culturelles il est vrai, leur installation en Espagne.

Septembre 1883. Un jeune docteur espagnol, Angel Pulido, se trouve en croisière à titre privé sur un de ces bateaux à vapeur, véritables "institutions polyglottes flottantes", qui sillonnent le Danube. Le bateau a quitté Vienne et se dirige vers Budapest. Le docteur converse avec sa famille quand s'approche, venu d'un groupe de trois passagers, un homme âgé, gros, portant barbe blanche, et tenant chapeau à la main, qui après avoir salué "en un espagnol correct" demande :

- *Dispense me usted ! Es usted español ?*
- *Si señor ! Y usted, segun parece, tambien lo es.*
- *Si señor ; pero yo no soy Español de España, soy Español de Oriente.*

Moment où intervient l'un des compagnons du vieil homme :

- *Tambien soy Español, pero natural de Servia.*

Espagnol d'Orient ? Espagnol de Serbie ? *Que es esto ?* Pulido n'y comprend plus rien. D'autant que ses interlocuteurs s'expriment en un curieux espagnol : quelque peu vieillot, mâtiné de mots turcs ou grecs, mais un espagnol quand même. L'espagnol tel qu'on le parlait en 1492, l'année où... *Bueno !*

- *No entiendo bien esa su naturaleza !* fait remarquer Pulido.

- *Somos Judíos españoles !* répond, dans un sourire, le vieil homme.

Stupéfait, Pulido apprend l'existence de très fortes colonies de juifs espagnols - "par dizaines de milliers", racontera-t-il - habitant les grandes villes de l'Orient. A son retour dans la péninsule, Pulido publie ses impressions de voyage dans une revue, sans effet sur l'opinion publique.

Août 1903 : Angel Pulido revient, avec sa femme et sa fille, à Vienne, où son fils fait des études. Et décide de descendre à nouveau le Danube pour rentrer en Espagne par un chemin des écoliers nommé Mer Noire et Constantinople. Lorsque, peu après Belgrade et avant Orsova, sa fille entend sur le pont parler espagnol. Et court avertir son père. *Bis repetita placent*. Le docteur immédiatement se présente au couple de passagers impliqué. Entendre parler espagnol sur un bateau croisant sur le Danube... Coup de chance, son interlocuteur n'est autre que Enrique Bejerano, le Directeur de l'Institut Espagnol de Bucarest, qui se trouve être également le rabbin de la synagogue juxtant l'Institut. C'est le choc. Une riche journée de conversations ("du matin au soir", dit Pulido). Promesse de se revoir à Bucarest. Réception dans la famille Bejerano. "Intense émotion", avouera Pulido quand il écrira le récit de cette rencontre qui, dira-t-il, "l'élévera au Séphardisme"...

Sitôt rentré en Espagne, Pulido déclenche ce que l'on n'appelle pas encore une campagne médiatique. "Savez-vous ce que j'ai découvert ? Des Espagnols dans les Balkans ! Des Espagnols fidèles à notre langue depuis quatre siècles ! Les fils de nos Juifs expulsés en 1492 !" Et de mettre lui-même la main à la pâte en publiant deux ouvrages qui vont connaître une extraordinaire diffusion en Espagne : *Los israelitas españoles y el idioma castellano*¹, puis *Españoles sin patria y la raza sefardi*.²

Le docteur, qui entre temps a entrepris une carrière politique - député en 1888, sénateur ensuite, sénateur à vie en 1910 - peut se rendre, en tant que tel, auprès de la cour du sultan Abdul Hamid, où il s'entretiendra avec des généraux et des médecins d'origine espagnole, des avocats, des commerçants. Le sénateur baigne littéralement dans sa langue natale. Et, dira-t-il, "peut se lancer dans des études plus approfondies sur l'état de l'idiome espagnol et les évolutions de l'âme historique sépharade". Pulido est mis en contact avec des communautés entières : Serajevo, Budapest, Bucarest.

Et d'entamer en Espagne, non sans prendre des risques pour sa propre carrière, ce qu'on appellerait aujourd'hui du *lobbying* : milieux politiques, gouvernementaux, Chambres de Commerce, Cortès, écrivains, philosophes, enseignants, création en 1910 de la *Union Hispano-Hebrea* placée sous le patronage du roi Alphonse XIII, et à laquelle adhère le Président

¹ 1904 à Madrid, réédité par Riopiedras à Barcelone en 1992.

² 1906 à Madrid, réédité par Universidad de Granada avec une introduction consistante de Maria Antonia Bel Bravo en 1993. L'un de ces ouvrages, traduit en français par Max Nordau sous le titre "Le Peuple Judéo-Espagnol" est consultable à l'Institut d'Etudes Hispaniques de la rue Gay-Lussac à Paris. Une thèse de Doctorat présentée en 1982 par Martine Lemoine, "Le Docteur Pulido" est, elle, consultable à la Bibliothèque de la Sorbonne. Autre travail de Martine Lemoine : une étude sur "le retour des juifs en Espagne", dans la Revista Internacional de Sociología, Madrid, CSIC, N°35, 1980.

du Gouvernement, Canalejas. "Il faut récupérer ces fils d'Espagne perdus", argue partout Pulido. (L'Histoire ne dit pas si, parallèlement, il a fait remarquer qu'une certaine Isabelle avait manqué de sens prévisionnel !) Un déferlement d'initiatives culturelles explose soudain : en Turquie, où la communauté qui avait jusque-là vécu dans la tranquillité est précisément déstabilisée par la perte de Salonique et va chercher appui et soutien auprès de l'Ambassade d'Espagne ; à Paris où, en novembre 1913, Alphonse XIII reçoit le baron Edmond de Rothschild et où Pulido est, en 1919, l'objet d'un hommage organisé par la puissante communauté séfardi de la capitale ; en Espagne où, en 1920, naît la *Casa Universal de los Sefarditas*.

Ce mouvement que des historiens ont appelé le philoséfardisme en Espagne en est à atteindre son apogée lorsqu'après la Première Guerre Mondiale le Traité de Lausanne avec la Turquie, (juillet 1923) met fin aux Capitulations, cette convention-remerciement, obtenue de l'Empire ottoman par François 1er, allié au sultan Soliman II dans sa lutte contre Charles Quint, aux termes de laquelle les puissances chrétiennes, pour garantir la personne et les intérêts de leurs nationaux, ne les rendaient justiciables que de la seule juridiction de leurs consuls respectifs. Certes, la convention est motivée par la présence de communautés chrétiennes. On voit mal qu'en 1535, le gouvernement de l'Inquisition se préoccupe de... protéger ses expulsés. Mais les siècles passant, l'obsolescence érodant les haines et préjugés de l'Edit d'Expulsion, et les régimes se démocratisant, le bénéfice des Capitulations est étendu, à titre individuel, à "un petit groupe de juifs de langue espagnole en Turquie".¹ A quelle époque ? "Au XVIII^e siècle", répond Haïm Avni. Pour quelles motivations ? Parce que des Juifs bilingues rendent service dans les consulats et ambassades ? Parce qu'il faut protéger les "Européens" d'une Turquie parfois féroce ? Ce serait alors, nous fait remarquer Charles Leselbaum qui a bien voulu relire le présent article et lui apporter rajouts et caution, une curieuse assimilation de juifs aux chrétiens ; en fait, un face-à-face Occident-Orient. Exemple : la protection accordée aux juifs d'Oran, interprètes et trafiquants de blé et d'esclaves, par les Rois d'Espagne jusqu'au milieu du XVII^e siècle.

Ce qui est sûr, c'est qu'entre 1812 et 1868, les Cortès débattent de la séparation de l'Eglise et de l'Etat (pour la première fois de son Histoire, l'Espagne pose, en 1816, la question de la révocation ou de "la modification" de l'Edit d'Expulsion de 1492 : en vain), se prononcent pour l'abolition du Tribunal du Saint-Office (en vain là aussi) et se déclarent en faveur de la liberté religieuse en une Espagne qui mûrit doucement son évolution vers la République finalement proclamée en février 1873.

Il y avait donc des "protégés italiens", des "protégés français", des "protégés espagnols", lorsque les retombées perverses du Traité de Lausanne créent *ipso facto* des apatrides. Les "protégés", d'un coup, ne sont plus protégés. Mais ils n'en ont pas forcément conscience. Ils confondent protection et nationalité. A

l'Espagne d'Alphonse XIII de savoir les récupérer, ces apatrides aux racines d'Espagne, pour en refaire - juridiquement s'entend - des Espagnols.

Mission certes non exempte d'arrière-pensées culturelles et économiques (expansion de l'hispanité au Moyen-Orient, débouchés commerciaux), confiée au chef du Directoire Militaire à qui la monarchie espagnole a remis le destin du pays : un brillant général (Cuba, Philippines, Maroc) nommé Primo de Rivera. Le dictateur, qui par ailleurs ne justifie pas de lui accorder nécessairement toutes les sympathies,² signe le Décret Royal du 20 décembre 1924 "sur l'attribution de la nationalité espagnole aux protégés d'origine espagnole". Le texte qui gardera dans l'Histoire le nom de Décret Primo de Rivera, stipule que "les anciens protégés espagnols ou leurs descendants, et en général les individus appartenant à des familles d'origine espagnole qui, en une quelconque occasion ont été inscrits sur les Registres espagnols" peuvent réclamer la nationalité espagnole, en se présentant aux consulats de leur pays de résidence. Dernier délai : 31 décembre 1930.

Faut-il tout attribuer à Angel Pulido ? Bernd Rother, dans un article récent, paru dans *Los Judios de la España contemporanea*, (Université de Castilla de la Mancha, Cuenca), émet l'hypothèse que le décret du dictateur résulterait des suggestions de diplomates espagnols empêtrés dans l'imbroglio de la fin des Capitulations après la signature du Traité de Lausanne, et soucieux de trouver une sortie en choisissant d'imiter la France réintégrant, elle aussi, ses sujets.

Quoiqu'il en soit, nombre de *Sefardis* ignorent (médiatisation trop faible) le délai de forclusion que beaucoup laissent passer. N'est-on pas déjà "protégé espagnol" ? Non, on ne l'est plus. Mais allez expliquer ces subtilités aux quelques 250 000 *Sefardis* qui vivaient dans l'Ex-Empire ottoman⁵ où, pour comble d'ambiguïté, le gouvernement turc considérait, lui, ces protégés comme de "nationalité" espagnole ! Antonio Marquina et Gloria Ospina (*España y los Judios en el siglo XX*, Ed. Espasa Calpe) donnent les chiffres suivants pour le début du siècle : 12 500 *Sefardis* en Grèce, 1000 familles à Vienne, 1600 familles à Bucarest, 64 familles en Hongrie, 20 familles à Trieste, 700 familles à Sarajevo. Oui, mais se définir comme *sefardi* ne signifie pas forcément qu'on parle espagnol : aussi ces chiffres méritent-ils d'être ainsi corrigés : un recensement organisé en 1922 par le Ministère des Affaires Etrangères à Madrid, et confié aux instances diplomatiques impliquées de 1922 enregistre 80 000 hispanophones à Salonique où avaient été pourtant décomptés 75 000 *Sefardis*, 24 000 à Belgrade, 30 000 à Bucarest, 10 000 au Caire, 6 000 à Alexandrie, 250 à Port-Said, 50 000 en Bulgarie. Malheureusement, les chiffres pour la Turquie semblent avoir été perdus. On a évoqué le chiffre de 8 000 juifs reconnus citoyens espagnols. On peut se demander dans quelle proportion les 333 Turcs non reconnus, les 949 Turcs reconnus, et les 1499 Grecs déportés de France n'étaient pas des judéo-espagnols qui auraient bénéficié du décret Primo de

¹ Haim Avni : *España, Franco y los Judios*, Altalena Editores, Madrid, 1982.

² Mais à qui on ne peut imputer la responsabilité morale du destin de son fils, José de Rivera, fondateur de la Phalange.

¹ Le terme est de Marquina et Ospina. op.cit.

² *España, Franco y los Judios*, Ed. Altalena, 1982. (déjà cité).

³ Voir LS 16. Mais surtout l'étude de Bernd Rother, in LS 25.

⁴ Le détail des interventions de ces consuls a fait l'objet de l'étude de Bernd Rother, dans les LS 23, 24, 25.

Rivera si leurs parents ou eux-mêmes avaient agi à temps. Aucune étude, curieusement, n'a été entreprise, pourtant possible à l'analyse des noms. En mars 43, le Consulat de Turquie, dont l'attitude avait été désinvolte lors des rafles du 16 juillet 42, organisera un convoi de rapatriement pour les judéo-turcs reconnus comme tels.

Les postulants (chiffre inconnu) ne sont pas nombreux. 8000 ? Le Décret se garde bien d'incorporer les mots *judío* ou *sefardita*, encore que ses auteurs savent bien qui ce Décret concernera : *los hijos perdidos de España*. Nombre de *Sefardis* ne se croient pas concernés : ne possèdent-ils pas déjà un passeport espagnol ? Mais c'est un passeport de protégé, nullement de citoyen d'Espagne. Aussi ne sont-ils pas inscrits à l'Etat-Civil ni dans les Registres des légations et consulats. Ambiguïté. Négligence coupable, génératrice de drames quinze ans plus tard : quand l'heure de la Choah sonnera, les consuls espagnols à Paris (Bernardo Rolland, puis Alfonso Fiskowich) accorderont certes leur protection (pas d'étoile jaune, les biens protégés et enregistrés au Consulat de Paris, convois de rapatriement, et même libérations d'internés ou de déportés) aux détenteurs de passeports délivrés selon le décret Primo de Rivera. Mais les autres ? Le consul Rolland fera une tentative, réussie : il prendra en considération les demandes présentées par 90 "protégés", pour lesquels il aura, de la part de Madrid, "incroyablement"¹ gain de cause.

Pour n'évoquer que les trois convois de rapatriement de France pendant l'occupation nazie, la vérification, apparemment par Madrid, de la nationalité des heureux bénéficiaires prendra de très longs mois avant le premier franchissement de la frontière, à Irun, le 11 août 1943 pour 73 *Sefardis*. Un groupe de 33 *Sefardis* passera la frontière en octobre 1943. Un troisième groupe était prévu pour juillet 1944. Depuis le 23 novembre 1943 où 120 juifs espagnols furent arrêtés (dont 80 déportés, 40 libérés sous la pression du consul Fiskowitch), le consul d'Espagne, comme tous les consuls "protecteurs" des pays neutres ou alliés avait déjà perdu son pouvoir de protection... Sur 35 000 *Sefardis* vivant en France en 1940, environ 2 500 juifs possèdent des documents espagnols et sont enregistrés comme tels au Consulat de Paris, mais seulement 500 d'entre eux sont reconnus par le gouvernement espagnol comme citoyens, et seront admis en Espagne. (Berndt Rother dans LS 23 ; mais aussi, probablement sur des sources identiques, Del Fuego, *Sephardim and the Holocaust*, Gaon and Serels, Sepher-Hermon Press, New-York, 1995). On a peu écrit, ou pas du tout, sur la part de bonne ou mauvaise volonté de l'ambassadeur très fasciste Lequerica que semble parfois avoir "court-circuité" Bernardo Rolland, comme ce fut le cas pour la transmission, directement au Ministère des Affaires Etrangères à Madrid, de la fameuse lettre de la communauté sépharade de Paris signée Franco au général Franco (voir LS 27). Sur le nombre de Juifs des pays occupés sauvés par l'Espagne franquiste, le débat demeure. 150 000 pour Simon Wiesenthal (Le Point, mai 1982) qui commente d'une phrase, ambiguë à notre sens : "Ce n'est pas un hasard, c'est une

politique". Haïm Avni² ne prend pas position sur deux chiffres : celui de 40 000 pour les seuls Balkans (selon une parution en 1963) et celui de 80 000 cité par Lipschitz, dans *Franco, Spain, the Jews and the Holocaust*, Ktav Publishing House, New-York, 1984. Le nombre de Judéo-espagnols de France (pas forcément de "nationalité" espagnole), accueillis en Espagne en pleine guerre serait de 3 000.

Et c'est en manipulant l'effet de ce passeport Primo de Rivera, détenu régulièrement par un peu moins de 200 juifs vivant en Hongrie sous l'occupation nazie que le légendaire consul Angel San Briz, jouant la multiplication des petits pains, créa de toutes pièces, (avec ou sans l'accord de Madrid ? point restant à élucider), quelque 2 295 "protégés espagnols" qu'il logea dans des bâtiments de Budapest, loués pour la circonstance, où il fit arborer derechef et sans état d'âme le drapeau espagnol.³

Et c'est également grâce à leur passeport espagnol (ou portugais) qu'un premier groupe de 367 Saloniciens, déportés à Bergen-Belsen le 30 juillet 1943 a été extrait du camp, le 2 février 1944 pour arriver en Espagne le 10 février, d'où il sera embarqué pour Casablanca avant d'arriver en Palestine le 4 décembre 1944. Et c'est aussi ce même passeport qui épargnera la vie de 155 Espagnols (auxquels se joindront 19 Portugais) déportés d'Athènes, bien qu'inscrits pour un rapatriement en Espagne, le 2 avril 1944, internés à Bergen-Belsen le 11 avril 1944, et libérés par l'armée britannique le 4 mars 1945.

De même, les protections et interventions accordées par le consul Sebastian Romero Radigalès, aux 511 juifs espagnols de Salonique ; par le consul José Rojas à Bucarest à sept familles ; par le consul Palencia à Sofia, ont été "juridiquement" fondées sur la détention, par les bénéficiaires, de passeports Primo de Rivera.⁴

Cette politique de réintégration se poursuivra indépendamment des régimes : un nouveau décret, d'avril 1931 (Alphonse XIII termine son règne) est pris dans le même esprit.

Ce n'est pas tout. Deux nouveaux décrets "ré-espagnolisent" des protégés espagnols d'Egypte et de Grèce. L'un est de décembre 1948. Et l'autre est de 1958. Là encore, il n'est pas question de mentionner le mot *judío* ou *sefardita*. Mais la liste des noms suffit pour savoir de qui il s'agit.

Leur signataire ? Bouclez votre ceinture : général Franco. □

F. E.

PS : Cet article est à rapprocher des articles de même finalité parus dans les LS 23 à 25, 27 à 29 sous diverses signatures. Ne serait-il pas temps de demander aux survivants de la communauté judéo-espagnole de France sous l'Occupation, d'envoyer leurs témoignages - particulièrement sur les rafles du 23 novembre 43 - et souvenirs afin d'élaborer un ouvrage sur leurs rapports avec les consuls impliqués (à Paris, Perpignan, Toulouse, Marseille surtout) ? Ecrire à la LS qui transmettra.

Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous. Dans ce numéro nous avons regroupé diverses monographies qui répondent bien à l'esprit de la rubrique.

L'auteure nous était déjà bien connue, pour avoir beaucoup publié, comme philosophe, comme traductrice de l'anglais et de l'allemand, et nous la découvrons ici dans une monographie de caractère familial, ce à quoi elle ne nous avait pas habitués.¹

Sylvie Courtine-Denamy

LA MAISON DE JACOB²

Ce récit, préfacé par Julia Kristeva, semble destiné aux lecteurs de la Lettre Sépharade tant il rassemble d'informations précises sur le trajet qui nous mena d'Espagne à l'Empire ottoman, avant notre dispersion au XXe siècle dans le monde.

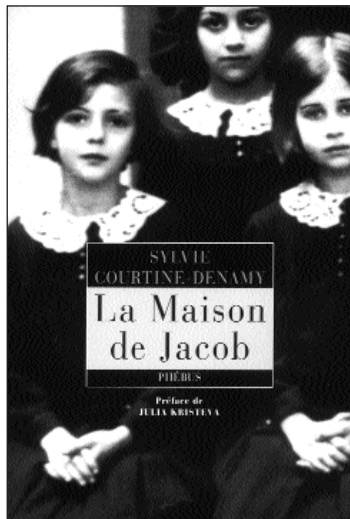
Cuenca-Nahmias (devenu Denamy) par son père, Gabay-Avigdor par sa mère, l'auteure, née en 1947 "dans les Eaux territoriales françaises" a vécu à Paris la jeunesse déjudaisée de toute la génération née après guerre, dont je fais moi-même partie.

Zakhor ! Souviens-toi, lui a dit son père avant de mourir. D'où cette recherche minutieuse, depuis Cuenca (Espagne), en passant par Varna (Bulgarie), Constantinople et Salonique, pour aboutir à Bayonne et Paris, ou Drancy puis Auschwitz.

Souviens-toi... Qui ne se souviendra avec Sylvie Courtine-Denamy de ces nombreuses familles aux prénoms familiers Vitali, Nissim, Isaac, Régine, Fortunée, Flora, Rozika... ? Des mariages entre oncle et nièce... ? Des *fillicas* et des *borrequitas* ? Des merveilleux *ditchos* et de la redoutable (et souvent malheureuse) *suegra*, de la honte que les exagérations orientales provoquaient chez nous, les "nés en France après guerre"...

Plus rares sont ceux qui se souviennent de l'Espagne du XVe siècle, que l'auteure nous invite à visiter, avec conscience et minutie.

Bien sûr, on ne peut écrire une telle somme sans se heurter à une difficulté de construction inhérente à la nature même de notre diaspora. Faut-il privilégier l'ordre chronologique ou la répartition géographique ? Sylvie Courtine-Denamy a préféré nous emmener successivement dans les différentes villes où vécurent ses ascendants, ce qui exige du lecteur une certaine gymnastique pour passer d'une époque à l'autre et d'un personnage à l'autre. Les arbres généalogiques nous permettent de situer les différents protagonistes, et j'admire qu'elle ait pu recueillir



tant de détails sur les dates de naissance, mariage et mort, quand on sait combien d'archives ont brûlé...

Mais cette minutie, ce sens du détail, ne nous privent-ils pas un peu d'émotion ? Qu'est-ce qui les faisait vibrer, ces jeunes mariés qui posent sur la photo, ce prisonnier du camp

d'Askale en Anatolie ? Ces enfants gâtés de la "famille royale" comme on appelait la branche riche du clan ? Ces sœurs jolies, coquettes, "flirteuses" qui finissent par être mariées "sans inclination" ?

On découvre dans les deux dernières pages que la propre mère de l'auteure a souffert de graves dépressions. J'aurais aimé me sentir plus proche de tous ces cousins et cousines. Ce magnifique travail de mémoire ne s'affranchit qu'à l'extrême fin d'une distance que l'interpellation à la deuxième personne ne parvient pas à combler. J'aurais aimé mieux connaître la malheureuse Rozika, souffrir avec elle. Elle me fait penser à la tante d'Edgar Morin dans "Vidal et les siens", elle aussi sujette à des crises de mélancolie qui nécessitent des hospitalisations. Et bien sûr à l'héroïne de mes romans, Rébecca Gatténo.

Quel destin que celui de ces femmes, nées à l'aube du XXe siècle, élevées selon des règles surannées dans un Orient en décomposition, ouvertes à la modernité par l'Alliance Israélite (et la guerre de 14-18 !), transportées d'un monde à l'autre, d'une langue à l'autre... Et au moment où le rêve de francité commence à prendre corps, où l'avenir s'annonce différent et prospère, moins clanique et patriarcal, le nazisme arrive, qui écrase tout, et pour longtemps. Peut-être pour toujours. Comment s'étonner que ces survivantes (les survivants, eux, sont repartis vers l'action, le travail...), comment s'étonner que ces survivantes, empêtrées entre traditions et rêves brisés, aient parfois "pété les plombs" ?

C'est peut-être le reproche que je ferais à ce fidèle et respectueux ouvrage : d'avoir résisté au pathos, dont nous sommes aussi issus, et qu'il fait bon, parfois, partager pour mieux ressentir. □

¹ Sylvie Courtine-Denamy a déjà publié, entre autres :

- Trois femmes dans de sombres temps (Edith Stein, Hannah Arendt, Simone Weil), chez Albin Michel en 1997.

- Le souci du monde, dialogue entre Hannah Arendt et quelques-uns de ses contemporains, chez Vrin en 1999.

² 2001
Edition Phébus
Paris
205 pages.

Jo Amiel

LES TEMPS DU SIÈCLE¹¹ 2000

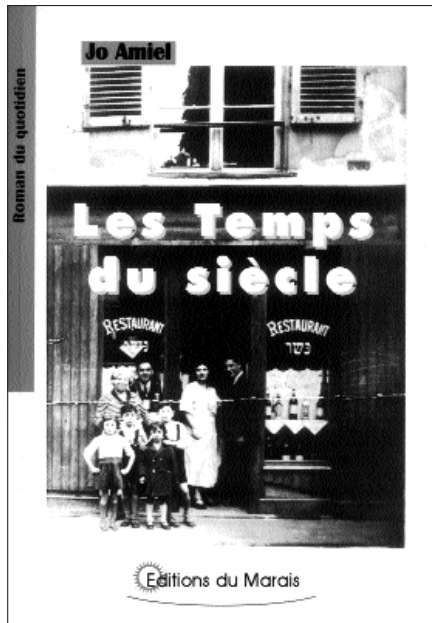
Editions du Marais

Paris

558 pages.

editionumarais@club-internet.fr

Ce long roman, ou récit romancé, débute dans l'Est parisien en 1933. Il s'achève vingt ans plus tard, au même endroit. Entre temps, ses héros auront connu l'exode et la clandestinité.



Jo et Marco ont sept ans au début du livre. Leurs pères, Maurice et Léon, venu de Pologne pour le premier, d'Istanbul pour le second, sont membres de la même cellule du parti communiste.

Et c'est le bien le Parti qui réunit les Marcovitch et les Nahum, plus que la religion, réduite à des habitudes culinaires et festives qui divergent selon les origines. Isabelle, la trésorière, Martin le

secrétaire, Salomon l'idéologue, André l'auvergnat - qui s'autorise de grasses plaisanteries sur la judéité de ses camarades mais n'hésite pas à faire le coup de poing avec les antisémites comme Bayac - font partie d'une seule et même famille, dont les ennemis s'appellent Stavisky ou Rothschild. Les enfants sont membres des Faucons rouges...

Cet "équilibre" va changer insidieusement pendant la montée du nazisme et radicalement à la déclaration de guerre. Un nouveau clivage apparaît, qui balaie celui des bourgeois et des révolutionnaires : parmi les immigrés de l'Est parisien, certains sont Français et d'autres pas encore naturalisés. Les premiers seront mobilisés, les autres traités un peu hâtivement de planqués...

Les communistes juifs se réveillent juifs communistes. Leurs camarades ont bien du mal à justifier le Pacte germano-soviétique. Après une période de flottement, la Résistance parvient à rassembler les âmes pures, mais pour certains, le doute s'installe. Et l'amertume. D'autres continuent à y croire, comme la sœur de Jo, qui perdra son fiancé Robert dans la tourmente.

Le quartier de la Place Voltaire subit deux rafles successives, en 1941 et 1942. Jacquot, le fils adoptif de Bayac, a été placé dans une famille d'accueil dans le centre de la France. La bande (Jo, Marco, Charly et ses deux sœurs) y trouve refuge. Les paysans qui les hébergent sont braves, mais l'un des jeunes de la DDASS a des liens avec la milice. Le jeu de cache-cache (partagé par tant de juifs en France) va durer

trois ans, avec ses épisodes dramatiques, et d'autres rocambolesques et même tragico-comiques.

C'est le mérite de l'auteur de ne jamais être systématique : il y eut des héros ordinaires en France, et des salauds ordinaires. En province, à Paris, et même dans le lycée où Jo tente de poursuivre ses études secondaires, le Proviseur ne lui conseille-t-il pas amicalement de cesser la distribution de tracts et d'abandonner le militantisme à d'autres, au patronyme moins "marqué"?

Entre 14 et 18 ans, Jo et ses amis vont découvrir le deuil (la mère de Jo meurt en passant la ligne de démarcation, son père est arrêté comme communiste, torturé et exécuté), la séparation (le père de Marco est déporté, le mari de Rachel fait prisonnier), mais aussi l'aventure, l'amour, la clandestinité, l'angoisse, la faim, la soif...

Après la guerre, chaque famille compte ses morts. Les communistes ont versé leur sang et contribué à libérer le pays, mais la victoire est amère pour les camarades juifs, qui ne finiront jamais de pleurer leurs martyrs. Parmi ceux-là, certains se jettent à corps perdu dans l'action : pour se venger, s'étourdir ou parce qu'ils ont à tout prix besoin d'une famille? D'autres, comme Jo, prennent leurs distances avec la ligne du Parti. La sanction est immédiate : ses frères des jours sombres lui tournent le dos. Même Marco...

Léon, revenu d'Auschwitz, regarde sans bien comprendre ses camarades d'hier se déchirer au nom de ce qui les réunissait avant la guerre. Jo se sent bien seul. Avec quelques dizaines d'années d'avance, il refuse le lavage de cerveau et la paranoïa communistes. Ce faisant, il devient un traître aux yeux des seules personnes qui lui étaient proches.

Il s'accroche à ses études, tombe sous la coupe d'une femme plus âgée que lui, et sent confusément que sa vie lui échappe.

Bien que le roman ne soit jamais larmoyant mais au contraire plein de fraîcheur et d'humanisme, c'est bien d'une désillusion qu'il s'agit. Désillusion banale aujourd'hui, mais qui passait pour criminelle au début des années 50.

Ils font partie de notre histoire, ces jeunes staliniens, sionistes, révisionnistes qui se sont excommuniés les uns les autres, au mépris de leur intelligence, au nom d'une fidélité que d'autres manipulaient à leur insu. Ils font partie de notre passé, ces *Stambulis* ou *Sénamiklis* de la Place Voltaire auxquels les *Todescos* enviaient la carrure athlétique et le maniement parfait de la langue française. Et ce n'est pas le moindre mérite de Jo Amiel, et de son héros Joseph Markovitch, de nous faire revivre les interminables parties de belote au Café de la Mairie, bercées de jurons, de proverbes, ou de fables en judéo-espagnol.

Le récit se lit d'une traite malgré sa longueur. On aurait aimé cependant plus de noms de famille, car on se perd dans les nombreux prénoms : hommage d'un vieux camarade à sa jeunesse fraternelle et militante ? □

Brigitte Peskine

David Bendayan

UNE JEUNESSE À TANGER¹

Albert Bensoussan

POUR UNE POIGNÉE DE DATTES² (ROMAN)

Les hasards de l'édition font arriver ensemble ces deux livres que de nombreux points rapprochent, bien que le second s'intitule "roman", comme la plupart des écrits de Bensoussan qui acquiert par cet artifice une grande liberté de conception et d'écriture.

Les deux auteurs sont des enseignants en université, de culture familiale judéo-hispanophone, et les deux conservent une éclatante nostalgie de cette Afrique du Nord qui les a vus naître et devenir adultes. Coïncidence remarquable, c'est à 26 ans que l'un et l'autre ont émigré, le premier depuis Tanger, le second depuis Alger.

Le procédé littéraire des deux est fait de coups de projecteurs plutôt que d'une exposition linéaire et biographique du récit.

Solide fonds commun donc. Si le premier conserve un fil conducteur, le second est fait de petites nouvelles plus ou moins indépendantes. Mais les deux constituent d'évidence des récits nostalgiques de l'enfance, de la jeunesse adulte...

Il a dû être bien malheureux, David, depuis qu'il a quitté Tanger pour vivre dans cette "anti-Tanger" qu'est la ville canadienne à laquelle il est arrimé maintenant... où il continue d'enseigner !

Il n'est qu'à moitié convaincant lorsqu'il conteste ce qu'il entend probablement dire ici ou là : "Ça n'est pas le vieux Tanger qu'on pleure, c'est notre jeunesse". Il prétend fermement que l'incomparable douceur de vivre dans cette ville "royaume où convergèrent tant d'ethnies différentes, où se construisit cette identité tangéroise complexe et indéfinissable que le destin implacable marqua du sceau de l'exil..." n'a rien à voir avec les regrets de l'homme d'âge mûr.

Faisons lui donc confiance et suivons-le plutôt sans réticence dans ses pérégrinations d'enfant, de jeune homme, au lycée, puis devenant enseignant lui-même.

Il déclare d'entrée de texte que cet amour de la ville perdue se transforme peu à peu en devoir de mémoire et que sa nostalgie revêt la force du témoignage. Car il a cherché à reconstituer à travers des jeux de mémoire un univers disparu à tout jamais.

Il ne s'agit pas d'un récit autobiographique linéaire, mais au contraire d'une explosion d'images fulgurantes, irrépressibles sans nécessairement de liens entre elles. Le souvenir, la mémoire de l'auteur sont d'ordre visuel avant tout, il a encore en mémoire tant d'années après, le couleur de la haie de bougainvillées, clôture de la propriété voisine ou, un peu plus loin, la forme de la voûte formée par ce bouquet

d'eucalyptus interminables.³ De façon plus générale, David est un sensitif car les odeurs, les saveurs reviennent sans cesse dans son texte (le goût superbe de cette tasse de chocolat de Tanger, qu'il n'a retrouvé qu'une seule fois à Malaga !).

Non autobiographique, le livre. Mais l'auteur nous apprend au détour d'une phrase qu'il vécut vingt-six années dans cet immeuble qu'une photo placée derrière son bureau actuel lui rappelle chaque fois qu'il se retourne.

Quelques belles scènes retiennent l'attention: la journée de Kippour passée à la synagogue à côté de son père, et ses pertinentes observations de gosse... pas si gosse que cela d'ailleurs... la fête populaire de la *Nochabuena* et les représentations au Théâtre Cervantès qui ne sont jamais sorties de sa mémoire. Le *paseo*, phénomène culturel de toute la Méditerranée où, interminablement il défilait avec sa nouvelle conquête devant le Café Zagora "où l'honorable bourgeoisie sépharade nous dévisageait avec insistance [...], faisant des commentaires avec une intonation *haketia* si caractéristique".

Il trouve des mots justes aussi bien pour décrire la mer, sujet pourtant rebattu ! que ses professeurs au lycée.

Ce qui est rafraîchissant dans ce récit est qu'il ne se pique jamais d'historicité, d'idéologie. Il exprime presque incidemment vers la fin qu'il faut partir, que la période et les gens rencontrés ont changé, que l'exil est obligatoire, mais sans s'apesantir ni récriminer.

"A un moment donné, la ville s'anéantit derrière un rideau de grisaille. Ma vue se brouilla, mes yeux étaient embués, mais non seulement par la pluie."

Un petit livre coloré, frais, attachant.

Dès les premières pages, Albert, qui a beaucoup publié jusqu'ici, est reconnaissable à son style rapide, nerveux, ramassé, à ses allitérations,⁴ et rapprochements inattendus.⁵

Un rien lui offre l'occasion d'une petite nouvelle : lisez ses démêlés avec l'orange et la peur que lui en inculque "maman Baudrin" la voisine, tout cela à cause d'un dicton espagnol : *La naranja : por la mañana plata, a mediodía oro, de noche mata*.⁶ et nous voilà dérivant vers l'effet sur le père d'un mauvais livret scolaire non subtilisé à temps par l'intéressé dans la boîte aux lettres...

Il est évident que les éléments autobiographiques sont partout et que le talent littéraire d'Albert brouille bien les cartes ; mais qu'importe au fond si ladite "maman Baudrin" était vraiment sa voisine de palier, si elle a eu ou non des amants ? Ceci, par contre porte l'accent du vécu : "Mais à quoi bon regretter ou se plaindre de ce qui, de toute façon ne serait qu'une incongruité : Alger n'existe que dans mon cœur, l'Algérie dans ma tête."

Il est plus que probable que ces auteurs ne se connaissent pas ; mais la nostalgie, elle, leur est bien commune... □

Jean Carasso

¹ 2000

Editions Latitude au Canada, sans précisions. 122 pages.

² 2001

Maurice Nadeau Paris 155 pages.

³ Il sortit d'un sac

"des billes d'agate [...] ou de redoutables billes d'acier qui, sous le soleil lumineux s'irisaient de reflets opalins ou d'éclats métallisés".

⁴ ... elle s'affaireet s'affole dans les venelles assombries (page 16)
... de ce pays ou je vis et survis aujourd'hui... (page 24).⁵ ... nous nous sentions

irrésistiblement glisser sur les sables, vous attendez "humides"?... Non : "numides"... (page 28).

⁶ L'orange : le matin, de l'argent, à midi de l'or, le soir elle tue.

El kantoniko de Chochana

Ya saves ke yo nasi a Alexandria, (Ayfto), allora es natural ke te avle de la vida ke pasi aya. Esta vez te vo kontar las relasyones ke aviya entre las komunitas. Los turkinos de edukasyon evropea i los eskendiranos ke eyos avlavan en arabo : yo me engrandesí entre eyos. Aviya una grande amistad entre mozotros ; yo me akodro de los vizinos ke teniyamos, era una grande famiya i entre mozotros una grande simpatiya. Eran tres ijos kazados kon kriyaturas i el padre i la madre aedados. Es de eyos ke te vo avlar.

El se yamava David, i eya Marieta : teniyamos un grande respekto por eyos. Era un par ekstraordinaryo kon su modo de bivir "al oryental". El vistiya el tarbush i eya metiya un foulard ke yamavan meduara. Todo iya en grande ande eyos. El Shabat, ijos i nyetos pasavan el diya ande eyos : era la alegriya muestra, mis ermanos i yo. Uno de los ijos morava kon eyos. Kada manyana kuando Marieta se metiya a gizar era la mizma shena. Yamava su nuera, le amostrava la karne o el peshkado o la gayina, i le diziya : "este pedaso es para David, este pedaso para tu marido - ke no te manke - este pedaso para ti i este pedaso para el mamzer (el syervo), para mi no se kere." La nuera le respondi : "porke non, mama ? tu pasas antes de mozotros !" Kuando veniya el tyempo de preparar las fyestas, no eskapava de enfasyar su marido, soltando kuando era Purim. "David, David,

Muestra Lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous avons exceptionnellement interrompu cette série dans le numéro précédent pour placer un texte concernant l'absence d'enseignement du judéo espagnol en Espagne.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTAVA LA BAVÁ... DJOHÁ EL PAPÁZ

Djohá era h́ijo regaládo. La mádre, a káda páso azía el sínjo de las kuátro púntas. Allevantár, de mézmo ántes de ir a durmír, se enkorváva delántre de la statuéyka de la Santa Mariya. No tomáva esfuénjo si no se asiguráva ke la panayá estáva byén debásho de la kavéséra. De mas éra muy byén azedéra. "Dame patronnesse" dizen los fransézes. La pulíya de ayudár el menesterózo no le soltáva la yaká. Artár los ambyértos. Dar una máno al sakát. Vestír la deznuída. Topár une tétcho al deslojádo. Vijítar las viejizikas asoládas. Afilú enflorésér káda dos novémbré las tómbas de los muértos dekonosídos. Lo todo, sin atchetár ni un mersí. Su repuéstá éra syémpre la mízma : "no lo merésko ningúnamente. Ago lo ke ma relijyón me kománda en el Evanjýlo (Matt. VI 3) : kuándo ázes sedaká, ke tu máno syédra no sépa lo ke áze tu derétcha."

El pádre éra otro bítchím de kavésa gódra : de akél milyét de katólikos romános fanátikos emperregádos sigún los kuáles afuéra de la Kelísya no puéde avér salvasyón. Lo buéno súyo éra de ir káda alhád a sentír la predikasyón entiralanyáda del satcherdóte i englutír la ostía ke le enkacháva en el paladár a la salída. Guáy de machkárta kon los dyéntes ! Es saltár en derétcho a Djenném kyók ! Kómo la ostíya, kómo el diskórso. No se diskúte ni se kritika : se eskútcha ; syéndo ke el Dyó - léchos de muéstra kreyénsa - avló por la bóka de su representánte !

Djohá víno al mándo en desémbre. Al avrír los ojíkos, la priméra koza ke vido es un arvolé entyestádo pédo en médyo del bányo sérka de un hayván yemligí al séntro de la kamaréta yamáda en inglés : "living room". Es la manéra por lakuála la famíya de identifikasyón kristyána fyésta el nasimyénto (Natividad de los Espanyóles píuros) del Hristós. Los djudíyos, sin dárle la mízma sinyifikasyón, ama por papagayolík (par "mimétisme" diríyan los sávjos de língua franséza) ázen de mízmo en sus kázás.

Amígos ke mos meldách kon tánta fidelitá, kerésh savér kómo muéstro éroe yegó al papazlík ? Abonávos, si no lo izútesh fin agóra a muéstra revista pára resivír el número vinyéndo.

regaládo = (esp.) unique, aimé.

kuátro púntas = (esp.) quatre pointes, la croix, symbole chrétien.

kavéséra = (esp.) traversin. Par ext. oreiller. Dans la chambre à coucher des foyers de tradition chrétienne, la croix est accrochée au-dessus du dossier. Ici, la description est imagée pour désigner une personne particulièrement dévote.

pulíya = (esp.) anxiété générée par l'assignation d'un but précis qu'on s'est fixé.

menesterózo = (esp.) de *menestér*, celui qui est dans le besoin.

soltár la yaká = (esp.+turc) lâcher le collet.

ambyértos = (esp.) (de *ambre*) affamés.

sakát = (turc) handicapé.

tétcho = (esp.) toit, toiture.

deslojádo = (esp.) sans domicile.

afilú = (hébr.) même.

atchetár = (esp.) accepter.

sedaká = (hébr.) charité.

bítchím = (turc) espèce, genre, type.

milyét = (turc) nationalité, ethnie.

emperregádo = (esp.) enferré en ses croyances.

alhád = (hébr.) dimanche.

entiralanyáda = (esp.) empoussiérée, remplie de toiles d'araignées.

satcherdóte = (it.) prêtre (Souvenons-nous que le patronyme répandu de Sacerdoti est la traduction en italien de Cohen, donc prêtre !).

enkachár = (esp.) fourrer (mettre en caisse).

guáy = (it.) attention, gare !

machkár = (esp.) mâcher, mastiquer.

djenném kyók = (t.) au diable le plus terrifiant.

entyestádo = (esp.) empoté.

pedár en médyo del bányo = (esp.) péter au milieu du bain, au figuré : gêner le passage.

hayván yemligí = (turc) crèche.

Espanyóles píuros = espagnols purs, catholiques donc, par opposition aux juifs.

papagayolík = (esp.) à la manière du perroquet.

papazlík = (arabe et esp.) prêtrise (orthodoxe).

LAS DE SULUTCHA

Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estambul en visite au Pays de Galles incite Renée Martin à poursuivre ces bavardages : lisez plutôt !

La tia de Sulutcha i las famiyas modernas

- Sulutcha, tu vizina tiene dos ijikos, ama es kuriozo ke no se asemejan ni al padre ni a la madre.

- Si tia, el primero es del marido, i el segundo es da la mujer. Agora van a tener otra kreature endjuntos.

- Ke maravíya, kada ijo vino de otra boda. Bueno, ande estan las famiyas normales, kon ijos de mizmo padre i madre?

- Ya parese ke no kedaron famiyas normales. Agora la djente se kaza i se kita kada punto i ora.

- Ya entendi deke lo azen. Es bueno para la ekonomía. Sino komo van a ganar los avokatos, los kurtjes i los hahamikos ?

La tia de Sulutcha i las fiestas

- Ande te estas indo, Sulutcha? Ya te vistites i te izites muy luzya. No seya ke te estas indo a una boda?

- No, tia, me esto indo a una fiesta de divorsyo.

- Afuera las karas, leshos de mozotros ! En mi tiempo la djente no divorsyava. I si afitava una vez en mil anyos, no se diziya nada a dinguunos. Era verguenza.

- No te estrecheyes tiya, oy en dia ay tantos divorsyos komo bodas, i a la djente le plaze englenearse. Kada preteksto es bueno para azer una fiesta. Si no es boda es divorsyo, si no es divorsyo es boda.

La tia de Sulutcha i el bahchavan

- Sulutcha, deke estas yorando?

- No demandes, mi bahchavan se murio. Era un ombre bendicho, i me aziya una uerta tan ermoza ke todos los vizinos se selavan de mi.

- Atyo, kuando afito esto?

- La semana pasada lo enterraron kon muncha merasim. La famiya no era relijioza, ama lo izyeron para dar a ganar dos groshes al papa-ziko.

- I agora, ken se esta okupando de la uerta?

- No demandes, topi un muevo bahchavan, una kreature de vente anyos ke dayinda no se save atar los chukures. Me aze un hayre i mil danyos.

- El Dyo ke lo aga bahchavan! Ayde, no te estrecheyes, a si bivas tu. Ya vamos a topar remedio. Ande mozotros se dize ke kuando oskurese, es para amanecer !

La tia de Sulutcha i el marido virtual

- Tia, la ija de Marikula ya topo novyo i se esta kazando.

- Ayde, mazaloza i venturoza ke seya. Ande topo novyo ? Se fueron ande la kazamentera ?

- Si, se puede dizir ke se fueron ande la kazamentera virtual.

- Ke me estas dizyendo, ijika ? Ke marafet muevo es esto ?

- Mira, te amostrare. Asyendes el komputer, pizas a estos botonikos, i topas una firma de kazamenteras. La firma te da la lista de los mansevikos ke estan bushkando novya.

- Sulutcha, yo no entiendo estas kozas de komputers. Dizeme una koza : si se puede kazar kon marido virtual, se pueden tener ijos virtuales tambien ? I demandale a tu komputer si puede kortar la fashadura de las kreaturas

reneemartin@beeb.net

kuantas okas de arina me vas a trayer para las dul-suras ?” El respondiyo : “no empeses, Marieta, la situasyon no esta buena, te vo trayer una oka”. La repuesta era grave : “Komo ? Yo Marieta, mujer de David, me vo ensuzyar las manos para una oka de arina ? No, no, no... i ansina era para kada koza... Los solos diyas ande iya a la kehila eran Rosh-Ha-Shana i Kippur. Teniyamos plazer, mi ermanika i yo a ver komo se preparava para salir. Es verda ke teniya una ermozura muy oriental. Se vistiya la habara ke era komo una sorte de “sari” indyano de kolor preta. Kon la meduara yena de perlas, a nuestros ojos de ninyos pare-sya un personaje ke mos kontava muesta madre. El spektakolo el mas importante era kuando suviya en la karosa ke la asperava a la puerta de la kaye. El marido i el karosal la ayudavan, espantandose ke kon su puerpo pezgado puediya aboltar la karosa. Kuando ya estava byen arentada mos saludava kon un djesto de la mano i diziya “sov yo osta” (en route cocher).

Te demandas komo yo konosko todo esto ? No te ulvides ke estavamos syempre ande eyos : en kaza muestra, era otra vida, mi madre era la evro-pea. Mizmo ke no se kreiya ke eramos kasher, por modo ke no avlavamos el arabo. Por esto es ke konosko la lingua, i la avlo kolay. En souvenir de este tyempo, jurnaliko amigo, te digo : Salam Alek Chochana Lucie Mazaltove

Amusons-nous avec ce petit poème de Rita Gabbai extrait de son recueil paru en 1992

“Quinientos años despues”

La de Signorou

Signorou muestra visina
tenia ija de casar.

Quando eya era hermosa,
su fijita era fea
imposible de mirar.

Se topo enfin un novio
avansado de edad
que accepto la entrevista
viendo el grande ashugar.

Tanto fea era la ninia
que en el le paressio
que la novia era la madre
y en los brassos la tomo.

Rita Gabbai

¹ 2001
 Harmonia Mundi
 Espagne
 mais distribution par
 Harmonia Mundi France
 13631 Arles cedex
 Fax 04 90 49 96 14
 info.arles@harmoniamundi.com

² Le 8 avril devant
 250 personnes
 qui ne risquent pas
 d'oublier la prestation !

³ Kanun, derbouka,
 oud, kemanya, nay.

⁴ 1998
 Judios, cristianos
 y musulmanes
 en la España medieval
 Pneuma
 Almazora 49
 E 28023 Madrid
 Fax 34 91 30 79 377
 karonte@global.net

⁵ 2000
 Pneuma
 Almazora 49
 E 28023 Madrid
 Fax 34 91 30 79 377
 karonte@global.net

Musique

Est-ce une impression ou le rythme d'apparition s'accélère, des disques véhiculant notre culture ancestrale ? Il peut s'avérer utile, pour éclairer les lecteurs, de préciser qu'ils semblent se répartir en quatre catégories :

- **ceux de musique religieuse**, ou para-religieuse repris dans des chants profanes, souvent médiévaux, sur des textes de poètes tels que Salomon ben Gabirol, Yehuda Halévy (respectivement début et toute fin du XIe siècle-début du XIIe) ou d'auteurs inconnus, mais toujours chantés dans les synagogues de rite sépharade. Exemple : le disque de Miguel Sánchez recensé ci-dessous : *Puerta de voluntad*.

- **ceux de chants recueillis** depuis des dizaines d'années par des chercheurs et musicologues auprès de personnes âgées les transmettant par tradition familiale, et qui les enregistrent.

Exemple : le CD de Susana Weich-Shahak *Cancionero sefardí del siglo XX*.

- **ceux qui font partie du folklore vivant** et qui sont fredonnés à mi-voix par les auditeurs dans les concerts qu'ils ont le plaisir d'écouter.

Exemple : le disque commenté ci-dessous de Montserrat Franco : *Kantigas i romanzas sefardies*.

- **ceux mis en musique** par des compositeurs contemporains sur des poèmes d'auteurs du XXe siècle, souvent encore vivants et productifs.

Exemple : le CD de Mónica Monasterio : *Sefarad, cantares del avenir*.

Bien entendu, les délimitations ne sont pas aussi nettes et des mélodies de ces quatre groupes peuvent se retrouver dans le répertoire des interprètes actuels, qui assurent ainsi le lien, et la pérennité de la culture.

Les disques commentés dans ce numéro se répartissent effectivement selon cette grille.

NDLR

**Ensemble Alia Musica
 Miguel Sánchez**

PUERTA DE VELUNTAD¹

C'est un disque de musique religieuse chantée en hébreu généralement *a capella*, seulement par les hommes, et para-liturgique (ces derniers textes souvent empruntés au Cantique des Cantiques) accompagnée d'instruments classiques, par une voix féminine.

Nous n'avions pas dissimulé, lors de notre commentaire de son disque précédent, notre admiration pour cet ensemble formé en 1985 et venant d'Espagne (LS 28 de décembre 1998). Le récent concert qu'il vient d'offrir en Avignon² nous confirme la grande qualité musicale et scénique de ces professionnels de haut niveau,

musiciens motivés et raffinés entraînés par un musicologue hébraïsant.

Sur quoi insister le plus ? sur la seconde plage, qui met en œuvre l'ensemble des instruments intéressants³ et les voix d'hommes, sur la quatrième marquant la première apparition de la superbe voix féminine, sur la cinquième, quasi solo du nay, cette flûte si particulière, sur la polyphonie de la sixième avec la basse continue pour accompagnement ? Sur la voix sublime d'Albina Cuadrado qui revient dans la onzième plage (versets du Cantique du roi Salomon, VII, 12 et 13) ? sur la treizième - texte du Midrach - chantée selon la tradition des juifs du Yémen ? Sur la qualité de l'enregistrement et de la prise de son, dans un monastère cette fois avec une réverbération juste, jamais écrasante ? Ou sur la présentation du superbe livret de 48 pages en trois langues pour l'introduction, et en quatre (avec l'hébreu en caractères latins) pour les textes ?

Il s'agit d'une de ces réalisations superbes et qui marquent : on n'imagine pas que puisse être obtenu mieux sur de tels thèmes.

Eduardo Paniagua

TRES CULTURAS⁴

Judith Cohen et Eduardo Paniagua

CANCIONES DE SEFARAD⁵

Il s'agit ici d'un ensemble homogène dans le temps, transversal dans les cultures, qui nous est proposé par le musicologue responsable de l'ensemble : Eduardo Paniagua qui chante lui-même certaines des interprétations.

Homogène dans le temps médiéval, transversal dans les cultures car consacré aux poètes juifs du XIe siècle, aux chemins chrétiens de St Jacques de Compostelle sous Alphonse X dit "le Sage", puis aux chants en arabe de la même époque. L'accompagnement sur instruments de type ancien est très soigné, le bon livret largement explicatif.

Quant au disque de Judith Cohen, il constitue une sorte d'illustration étalée dans le temps de ses recherches musicologiques, (depuis la musique médiévale jusqu'aux classiques post-médiévaux et modernes) et dans l'espace : espagnol, portugais, marocain, balkanique : comme on le sait, Judith Cohen ne cesse de parcourir le monde à la recherche d'informants qu'elle enregistre, de recoupements.

Elle a toujours tenu à conserver ses deux "casquettes" : musicologue et interprète. Dans ce dernier domaine, elle chante maintenant avec sa fille Tamar, Eduardo Paniagua et deux autres accompagnateurs agréant les interprétations sur des instruments recherchés : kanun, luth arabe, pandero, viole.

Il faut entendre Judith chantant en français du XIII^e siècle avec son savoureux accent canadien (plage 8)... puis plus loin en duo avec sa fille. Musique savante, recherchée, bien mise en valeur grâce aussi à un livret très explicatif.

Montserrat Franco

KANTIGAS I ROMANZAS SEFARDIES¹

Cette jeune étoile montante dans le firmament du chant judéo-espagnol en Israël se lance de toute son ardeur dans l'exécution des classiques. Son parcours est assez peu banal, puisqu'à 25 ans, elle a déjà étudié et chanté au Paraguay, son pays natal, en orchestres de chambre et symphoniques, continué d'étudier en Italie avec les plus prestigieux enseignants, puis en Israël, y approfondissant ses connaissances musicologiques.

Avec une gourmandise juvénile elle ne s'interdit aucun territoire musical : le classique, le lyrique mozartien, le baroque, la Renaissance espagnole, le folklore guarani au Paraguay... et le judéo-espagnol.

Le présent disque - c'est son premier mais on ne se compromet guère en gageant qu'il sera suivi d'autres - a été enregistré en concert, au festival musical annuel de Dubrovnik en 2000. Les interprétations sont séduisantes, parfois un peu clinquantes, toujours brillantes et "enlevées". L'accompagnement, par Montserrat elle-même, est souvent convenable, parfois un peu sommaire. L'accent est bon, l'étendue vocale, considérable.

Surprenant, étonnant et prometteur... à suivre ; attendons le disque suivant, enregistré en studio cette fois. □

pour toute la rubrique "Musique", Jean Carasso

¹ Chez l'auteure
Ha'Avoda 16/1
Tel Aviv 63821 - Israël
montsefranco@yahoo.com

Gastronomie

Jacqueline Cohen-Azuélos

FLEUR DE SAFRAN²

La cuisine est un véhicule de la transmission, je vous en avais touché deux mots dans mon précédent commentaire, celui du livre de Rivka Cohen. Il me semble que c'est une donnée universelle dont notre cuisine n'est qu'un cas particulier.

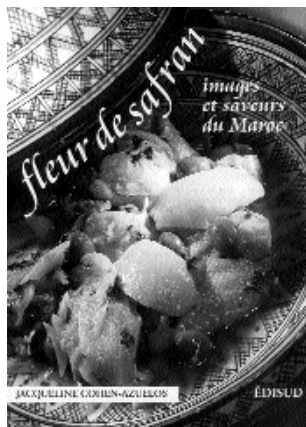
En vous présentant aujourd'hui l'ouvrage de Jacqueline Cohen-Azuélos, je dirais la même chose de façon différente, à savoir comment la cuisine mène à la philosophie ou du moins à une manière d'être au monde. En effet, Jacqueline consacre un tiers du recueil de recettes à une évocation haute en couleurs de son instantané de la vie quotidienne, de la rue et de la maison. Au fil de ces 70 pages, il y a comme une nécessité de rendre compte de l'émotion que suscitent les couleurs et les odeurs évoquées par chaque plat. Ce rendre compte et l'hommage à ces maîtresse femmes de la famille appartenant à une société traditionnelle quasi disparue, ne sont ils pas inscrits dans ce que nous appelons la transmissions ?

Les six commandements de la Cuisine que nous propose l'auteure pourraient fort bien être ceux de nos grands chefs cuisiniers comme de chacun d'entre nous dans l'intimité de sa cuisine personnelle. S'il pourraient l'être c'est à mon sens parce qu'ils se fondent là encore sur une donnée universelle que nous confie Jacqueline : la cuisine est un acte d'amour toujours renouvelé et partagé. Vérité que *los maestros (las maestras ?)* ont enseigné avec brio... Si ressenti que l'écrivaine mexicaine Laura Esquivel a écrit "Histoire d'amour contrarié" (dont il a été tiré un film) où la préparation et la dégustation des mets est un moyen pour

les deux protagonistes non seulement de se démontrer leur amour mais aussi de faire l'amour (*Agua para chocolate*). Le film "Le festin de Babette" est une autre illustration de cette vérité.

Jacqueline Cohen-Azuélos nous présente la tradition culinaire juive marocaine. Celle-ci a des attaches avec la tradition judéo-espagnole que notre auteur porte déjà dans son nom même : Azuélos (*ojos azules*). Certains plats ont des noms espagnols et même portugais et un contenu que l'on retrouve aujourd'hui dans les mets espagnols ou sud-américains : *el potaje - l'agua limon - los fazuelos - los mantecaos* - l'omelette froide, qui ont une parenté dans leurs ingrédients avec la *tortilla con patatas*. Nous retrouvons les plats traditionnels de la cuisine sépharade : les poivrons, le caviar ou purée d'aubergine, les courgettes farcies, les *albondigas* ici appelées *boudigas*. Mais nous découvrons surtout (et *se mos aze agua a la boka*) les plats où la tradition du Maghreb est présente dans un chatolement d'odeurs, de couleurs et d'épices, spécialement le safran qui donne son titre au livre, épices que la cuisine turque ou salonicienne utilisent peu ou pas : la brioche *mona* et les feuilletés - le *mkeli es aar - la dafina* pour le repas du chabbat - la *mrozilla* et le *jabane* pour *Pesah* - jusqu'au couscous de *Roch ha Chana*.

Buena provetcha ! □



² 1999

Edisud - 225 pages. La présentation de "Fleur de Safran", réalisée par Edisud, est soignée. Livre relié, papier légèrement glacé, belles photos des plats, pas assez nombreuses à mon goût. Jolie disposition de précieux documents apportés par Jacqueline, photos, dessins et pastels familiaux pleins de charme. Losanges de couleurs pour marquer chaque catégorie de plats. Chaque recette est divisée en trois paragraphes : ustensiles, ingrédients et préparation, les têtes de paragraphes sont imprimées en bleu ; les paragraphes "ustensiles et ingrédients" dans une graphie différente du paragraphe "préparation" ; tout cela contribue à une grande facilité d'utilisation.

J.B.

Jacqueline Baran

Kozas i otras de Sefarad

Vous souhaitez exposer vos œuvres picturales (dessins, tableaux...)?

Situé dans un lieu magnifique, unique, au cœur de Paris dans l'Île-St-Louis, un espace vous attend, de 120 m² de surface murale avec une vitrine sur la rue.

**Espace
Lantern Magic
10 rue Jean de Bellay
Île-Saint-Louis
75004 Paris**

**Tél. 01 43 25 78 40
Fax 01 43 29 92 18
www.agirelm-art.com
Demandez Jo.Carasso**

Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

Vous l'attendiez, il revient ! Le mercredi 20 juin dès 17 heures :

Djoha est de retour !

au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie dans le bois de Vincennes.

Le rendez-vous annuel des judéo-espagnols et de leurs amis ne peut se passer de vous et vous ne pouvez sûrement pas vous passer de lui !

Alors, réservez au plus tôt, nous vous attendons sans faute !

- Le temps des retrouvailles ! Rencontres autour du buffet. Flâneries autour des livres et dédicaces par les auteurs.
- L'Atelier-écriture d'**Angèle Saül**, évoquera pour vous le monde de nos souvenirs
- Pour vous accueillir tous : concert de **Sylvie Sivann** au chant et à la guitare & **Essim Zoubritsky** au violon. Chants judéo-espagnols, yiddish et hébraïques.
- Création par la **Troupe du Théâtre de l'Épée de Bois**,
"Torquemada et le converti"
Texte et mise en scène d'**Antonio Diaz Florian**
- Nous finirons en musique...
- Le spectacle sera présenté par **Jean-Philippe Lustyk**, journaliste.

Retenez votre journée ! Inscrivez-vous avant le 7 juin 2001.

Venez nombreux, amenez vos amis !

AALS - 183 Bld. Voltaire - 75011 Paris - Tél. 01 43 71 89 69 - 01 43 70 11 68 - 01 49 85 72 50

■ La nouvelle salle de l'UISF, seule Maison en France consacrée à la promotion de notre patrimoine culturel est en cours d'aménagement près du Square Montholon, avec une ouverture prévue pour octobre 2001. Jacques Saltiel, son président, se dépense sans compter pour obtenir la meilleure qualité d'installation et d'insonorisation dans le cadre d'un budget serré... et tout cela ne se réussit et ne s'achève en quelques semaines !

Patience donc et à bientôt !

■ Nombreux, parmi nous sont ceux qui, de passage à New York ont eu l'occasion de rendre visite à Janice Ovadiah, le sympathique "pilier" de la Sephardic House, dans Broadway, un peu à l'étroit.

On trouvait là un accueil attentif, des livres et des CD en vente etc...

Sachez que la Sephardic House est maintenant installée dans un immeuble comportant d'autres Sociétés et Associations juives, dans de bien meilleures conditions d'accueil :

Sephardic House

15 West 16th Street • New York • NY 10011
Tél. +33 1212 294 61 70 - Fax +33 1212 294 61 49
sephardichouse@cjh.org

■ Le 2e festival des musiques juives de Carpentras (Vaucluse)

1er - 2 et 3 Juillet 2001

comportera, dans des lieux divers, dont la splendide synagogue considérée comme la plus ancienne et belle de France, des prestations musicales de divers artistes et groupes.

Ce sera l'occasion d'entendre, réunis dans ce haut lieu de la mémoire juive, et sur trois journées :

- Sandra Bessis • Les Goyims • Jacinta
- Le trio Kamhi • Esti Kénanofi
- Le grand Klezmer • Katia Larvégo
- L'ensemble Naguila
- Maurice Zaoui contera "Le bélier d'Abraham".

Renseignements à la synagogue
(10/12h, 15/17h) - Tél. 04 90 63 39 97
ou à l'Office de Tourisme : 04 90 63 00 78

Ce numéro, tiré à 0000 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés).

La Lettre Sépharade

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes
Fax 04 90 72 38 39
E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450
Kensington MD 20891 USA
Fax (1) 301 530 14 61
E-mail : lettresepharade@earthlink.net